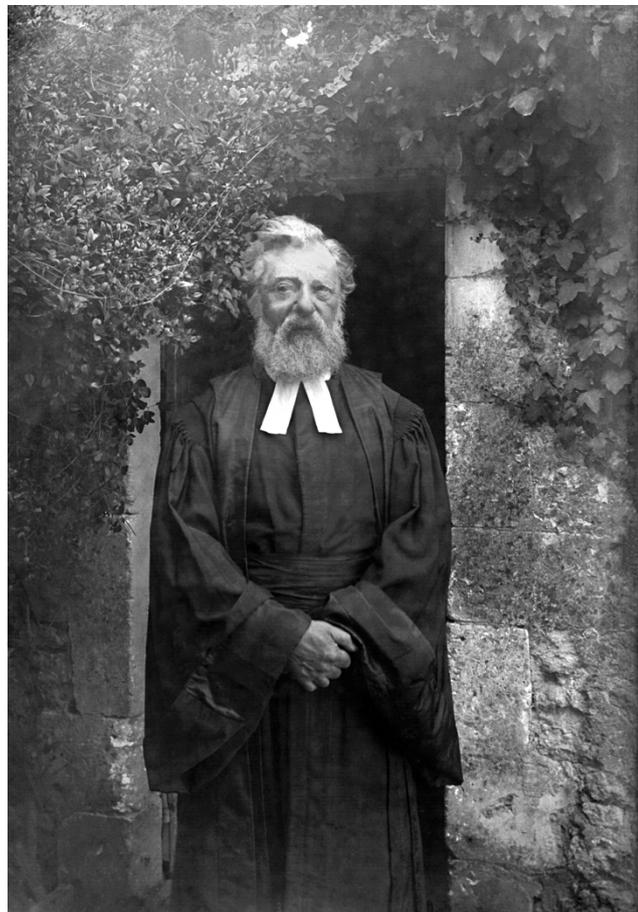


***Recueil des poésies
du pasteur
Paul Trocquemé
(1835-1915)***



*Édité par Nicolas Demassieux
Novembre 2023 - v2*

Table des matières

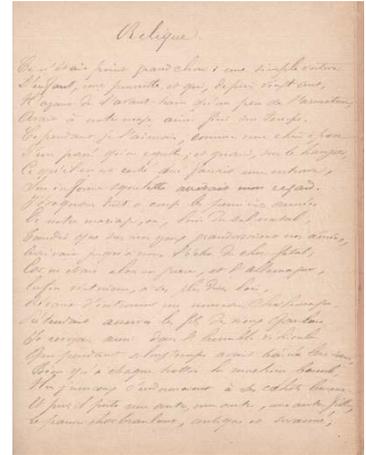
À M. le Sous-Préfet de Saint-Quentin.....	3
Tristesse	5
Le couvre-feu.....	6
À mon ami M., sur son album.....	7
Ma muse est là.....	8
À ma sœur F.	9
À Mademoiselle C.B.	10
À Madame L.	11
À mademoiselle C.B.	12
Ma poésie	13
À mon ami A.B.....	14
À mon ami J.T.....	15
Pour mes vers, à Mademoiselle M.....	16
À ma tante D.....	17
Invocation à la Muse	18
À Mademoiselle C.B.	19
À Édouard Pauvert.....	20
Colère	22
À Oscar Pauvert.....	23
Le petit Forgeron.....	28
Fugue.....	29
Nos enfants*	30
À ma femme	34
Notre déménagement.....	36
À mon médecin	38
Coquette.....	39
Envoi à Monsieur A.....	40
À une octogénaire*	41
Rosas*	43
Vision*	48
À mes Jumeaux*	49
Toast pour un mariage	53
Noces d'argent*	54
La complainte des houx.....	55

<i>Un baptême en 1724</i>	57
<i>C'est comme ça</i>	61
<i>Sur la tombe de Pellissier*</i>	62
<i>À nos femmes</i>	64
<i>À l'escadre du Nord</i>	67
<i>Pour mes amis*</i>	72
<i>Chanson d'un paysan</i>	74
<i>Saint-Quentin 1557</i>	78
<i>À M. Wagner</i>	81
<i>Maman dort</i>	83
<i>Cruelle</i>	84
<i>Aux jeunes !</i>	85
<i>À mes filles*</i>	86
<i>Deux sœurs</i>	89
<i>Titi au violon</i>	90
<i>Triolet</i>	91
<i>La violette – Lai</i>	92
<i>La menthe – Virelai</i>	93
<i>Relique*</i>	94
<i>L'âme d'un enfant</i>	98
<i>À nos réchappés*</i>	101
<i>Je meurs !</i>	105
<i>L'esprit</i>	106
<i>À mes confrères de l'association amicale du collège et du lycée de Saint-Quentin</i>	109
<i>En l'an 2000</i>	110
<i>À Flore Gambier</i>	113
<i>Un couple de roitelets</i>	114
<i>Le roitelet</i>	117
<i>Souvenirs d'enfance</i>	119

*Les titres avec un * ont été publiés dans le recueil que le pasteur Trocquemé a publié en 1913.*

Avant Propos

Le pasteur Paul Ch. Trocquemé a écrit des poèmes tout au long de sa vie. Cette compilation transcrit deux carnets manuscrits qui nous sont parvenus, ainsi que le livre « Poèmes » que le pasteur a publié en 1913. Une liste manuscrite fait état de 97 poèmes, dont la rédaction s'étale sur une période de plus de 50 ans, entre 1855 et 1909. Seuls 63 poèmes me sont parvenus et figurent dans ce recueil, les 34 autres sont à date perdus. Les poèmes ont été édités avec le plus grand soin, en essayant de respecter la mise en page et l'orthographe de l'auteur. Quelques mots illisibles subsistent, indiqués en **surligné**. J'ai ajouté quelques illustrations, photos de familles ou gravures d'époque. Enfin, des annotations ont été créées, pour éclairer dans la mesure du possible les textes et les situations qu'ils décrivent.



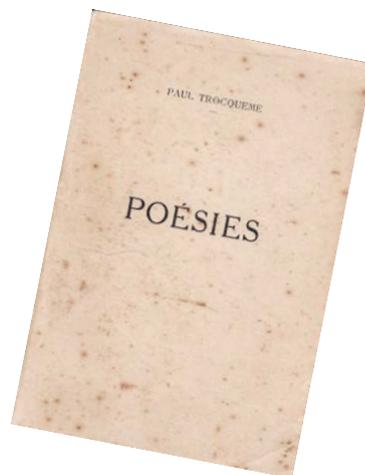
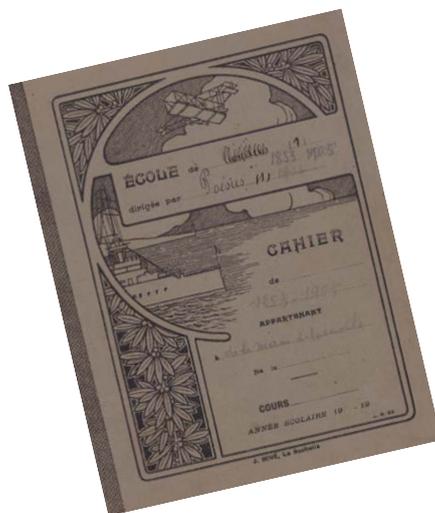
Le pasteur A. Bouny, dans une notice nécrologique qu'il a rédigé à l'occasion du décès du pasteur Trocquemé, disait :

Il avait un talent de poète que d'autres auraient su exploiter. Ses amis seuls en ont joui, ses amis et sa famille. Il a été imprimé pour ce cercle intime quelques poésies familiales, riches de fond, bien dignes d'une plus grande publicité. Il plane sur ces poésies une mélancolie profonde provenant d'une source pure, la souffrance infligée par des deuils cruels, mais on y sent partout aussi l'inspiration d'une foi haute et sereine venue du cœur chrétien.

On pénètre en parcourant ces poésies dans un intérieur familial qui suscite la sympathie et le respect, un intérieur qui a connu les ravages de la douleur, mais où chacun, parents et enfants, a voulu prendre tout le fardeau. Après tout, on comprend que, faites pour un tel milieu, ces poésies du home n'aient pas été livrées au public, malgré tout le bien qu'elles pourraient faire; il y a des fleurs délicates qui ne doivent pas quitter la serre.

Faisons, par ce recueil, quitter la serre à aux fleurs dictées au pasteur par sa Muse.

Nicolas Demassieux



Notice Biographique



Paul Chrisostôme Trocquemé est né le 24 mars 1835 à Saint-Quentin (Aisne). Il est le fils aîné de Jean Christostôme Scévola Trocquemé (1793-1873), négociant à Saint-Quentin, et de Flore Louise Drancourt (1810-1888). Ses deux parents sont issus de familles protestantes, et descendent tous deux de plusieurs générations de mulquiniers (tissage de toiles fines à partir de lin)

Paul Chrisostôme fait ses études au collège de Saint Quentin (où il est boursier en 1850) et devient bachelier es lettres en 1854, à l'âge de 19 ans. Il va alors à Montauban, où il obtient en 1859 sa thèse de bachelier en théologie, thèse intitulée « Esprit de l'épître de Saint-Jacques ».

Il sera successivement pasteur à

- Sedan (1861-1865),
- Les Bouhets/Ste-Foy-la-Grande (1866-1870)
- La Chaux-de-Fond en Suisse (1870-1874)
- Clairac (1874-1883)
- Saint-Sulpice-de-Royan et l'Éguille (1884-1906).

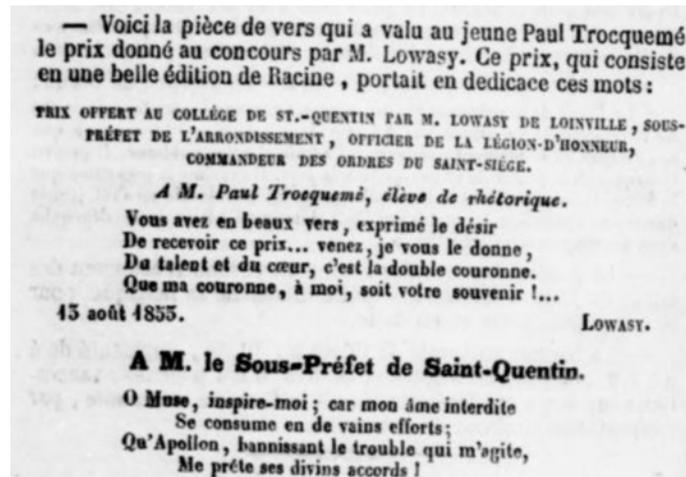
Marié en 1866 à Ste-Foy-la-Grande avec Suzanne Roberty, le couple aura 8 enfants.

A Saint-Sulpice-de-Royan, il fait l'acquisition d'une vaste demeure, dont il fait le presbytère, maison qui deviendra un point de passage de la famille.

Il prend sa retraite le 1er janvier 1906 et bénéficie alors, sur décision du ministère des cultes, d'une pension ecclésiastique de 1350 Francs.

Il publie un recueil de poésies en 1913 et décède le 4 avril 1915 à Saint-Sulpice-de-Royan. Sa veuve Marie Louise Roberty bénéficiera d'une réversion de 337 Francs à partir du 5 avril 1915

À M. le Sous-Préfet de Saint-Quentin¹



Journal de la ville de Saint-Quentin et de l'arrondissement, 21 août 1853 – Source [Retronews](#)

Ô Muse, inspire-moi ; car mon âme interdite
Se consume en de vains efforts ;
Qu'Apollon, bannissant le trouble qui m'agite,
Me prête ses divins accords !

Que n'ai-je, sous le ciel de la brûlante Afrique
Où ces regrets si touchants,
Que la reconnaissance à l'âme poétique
Inspire en de si nobles chants !

Je saurais dans mes vers, plus dignes du Parnasse,
Exprimer mes désirs ;
Hélas ! du sacré mont, où je tiens peu de place,
J'ignore les plaisirs.

Mais quel homme insensible, assez froid dans son zèle,
Ne sent point dans son cœur
S'allumer du génie une faible étincelle
Aux attraits de l'honneur !

Obtenir un laurier me semble une victoire

¹ Ce poème est proposé à un concours de poésie par le jeune Paul Ch. Trocquemé, 18 ans, alors élève en rhétorique. Avec ce texte, il gagne le premier prix, qui lui est remis par M. Lowast de Loinville, sous-préfet de l'arrondissement, officier de la légion d'honneur et commandeur du Saint-Siège. Le poème est reproduit dans le journal local (Journal de la ville de Saint-Quentin et de l'arrondissement, 21 août 1853 – Source [Retronews](#))

Digne d'ambition ;
Mais recevoir de vous cette marque de gloire,
Voilà ma passion.

Quelquefois de la nuit les aimables mensonges
Abusant mes esprits,
Heureux et triomphant, sur les ailes des songes,
Je remporte le prix.

Trop courte illusion ! de cette récompense
Triste fragilité !
Que ne me laissez-vous, rêves de l'espérance,
Pour la réalité !

Quelle ivresse d'entendre une de ces paroles
Qui, plus que les discours,
Enflammant tous les cœurs même les plus frivoles,
S'y gravent pour toujours !

Ah ! si le ciel touché, mettant fin à ma peine
Secondait mes travaux ;
Si le ciel accordait à ma stérile veine
De vaincre mes rivaux !...

Mais où t'empporte donc celle ardeur insensée
Jeune présomptueux ?
Oses-tu te bercer d'une telle pensée
Porter si haut tes vœux ?

Si de mon Apollon la divine assistance
Ne daigne protéger mes vers,
Du moins, quoique vaincu par votre bienveillance,
Je puis oublier ce revers.

De me voir accueilli mon âme trop heureuse,
Plus confiante en l'avenir,
Des faveurs que répand votre main généreuse
Conservera le souvenir !...

Saint-Quentin, 13 août 1853

Tristesse

Prends courage, ô mon âme un souffle de malheur
A passé sur mon front et fais couler le pleur
Qui dessèche la joue et brûle la paupière.
Mais le jour de tristesse est le jour de prière :
Vois-tu dans ce beau ciel ces feux étincelants,
Ces astres lumineux qui parcourent tremblants
L'espace aérien ! C'est bien là qu'est la demeure
Du grand Dieu qui console, et lorsque viendra l'heure
De quitter pour jamais cette terre d'exil,
Tu sentiras venir ce vent doux et subtil
Qui marche devant lui. Prends courage, ô mon âme,
Oh ! Prie et te réchauffe à sa divine flamme !

Et cependant, ce corps, s'il faut l'abandonner,
J'ai déjà trouvé vécu... Dieu veuille l'ordonner
Et sans regretter rien je quitterai la vie :
D'une autre plus heureuse elle sera suivie.
Si du jour éternel la lumière me luit,
Comme un homme égaré l'aurore après la nuit,
Ou comme un matelot le calme après l'orage,
Oh ! je le saluerai... Toutefois, prends courage,
Sois vaillante, ô mon âme, et si tout nous trahit,
Sache que tout est bien pour quiconque obéit
Aux volontés du Maître, et que de la souffrance
Dieu prend le diamant dont il fait l'espérance.

Saint-Quentin, 22 novembre 1853

Le couvre-feu

Dix heures !... Nuit, silence !
Que de la vieille tour
La cloche qui se lance
Parle seule à son tour !
Cessez, bruit de la terre,
C'est l'heure du mystère.
Tout dort, excepté nous ;
Ainsi que moi captive
Mon amie attentive
Écoute à deux genoux
Cette voix solennelle
À nos appels fidèles.
Écoutez, je l'entends...
Ô ciel, l'airain sonores
De celle que j'implore
Dis les rêves ardents.
Mon âme fait silence
Voici la voix commence.

« Oublieuse de l'oraison
Un jour, dans la sainte maison,
Effeillant une pauvre rose
Je lui disais : à peine éclore,
Tu te flétris, reine des fleurs !
Le ciel te fit naître trop belle :
Tu brillas, une main cruelle
Hélas ! a pâli tes couleurs. »
Et je songeais à mon enfance
Passée en un lointain pays,
Seule, sans appui, sans défense.
Sans doute alors je me trahis,
Ou peut-être a-t-il pu comprendre,
Son regard rencontrant mes yeux.
Qu'il était doux, qu'il était tendre,
Ô souvenir délicieux !...
Ma main est dans la sienne, il touche
Mon front...

Ciel ! de l'airain jaloux
La voix, avec sa plainte,
Dans la nuit s'est éteinte.
Seigneur, veille sur nous !

Saint-Quentin, avril 1854

À mon ami M., sur son album

Ami, tu veux que forçant mon génie
 Ici, je trace quelques vers.
Mais je n'ai point du dieu de l'harmonie
 Entendu les savants concerts
S'il suffisait pour féconder ma veine
 De suivre mon ardent désir,
Sans doute alors les mots, coulant sans peine,
 Viendraient se ranger à loisir.
Peut-être un jour, – c'est là mon espérance, –
 Que prenant pitié mes chants,
Dans la patrie au loin de notre France,
 On t'en dira de plus touchants.
Sur ce sur cet album une plume charmante,
 Après s'être tue à regret,
Exprimera le rêve d'une amante,
 Que la bouche tenait secret.
Et moi content d'une douce défaite
 Qui fera ta félicité,
Je bénirai de ma plume parfaite
 Pauvreté.

Montauban, 11 janvier 1855

Ma muse est là

Ma muse est là : que m'importe le monde
Et ses trésors où son orgueil se fonde,
Et ses plaisirs et ces traîtres honneurs,
Et dans ces bals les femmes et les fleurs
Tourbillonnant en infernale ronde !
Et quand, pressant sa course vagabonde,
Mon esprit vole, et téméraire, sonde,
Capricieux en ses folles ardeurs,
De l'infini les vagues profondeurs,
Puis, tout brisé cherche qui lui réponde,
Ma muse est là.

Fougères, 23 août 1855

À ma sœur F².

Parfois le soir quand les cordes flexibles,
Du piano frémissant sous tes doigts,
Ne crois-tu pas, sœur, d'êtres invisibles
Entendre, au loin, l'harmonieuse voix ?

Puis ces accents s'approchent, insensibles
Pour un profane, et bientôt tu les vois,
Petits lutins à peine perceptibles,
En sautillant se poser sur le bois.

Puis à son tour chacun d'eux se dégage,
Semblant parler à l'oreille un langage
Mystérieux.

Puis tout objet se perd dans la nuit sombre
Et sur tes yeux se répand comme une ombre,
Une langueur te saisit...

Fougères, 25 août 1855

² Probablement sa sœur Flore Trocquemé. Née en 1839, elle a alors 16 ans

À Mademoiselle C.B.

En badinant avec votre éventail,
J'ai bien failli sentir votre colère,
Mais le pauvre n'est point vêtu d'émail,
Et son bois noir fut rejeté par terre.

De votre esclave ayez un peu pitié,
S'il a vieilli c'est à votre service.
De son emploi laissez-lui la moitié :
Il peut encore vous rendre un bon office.

Que sur mes doigts il oublie un rival
Trop orgueilleux et souvent inutile ;
Les coups d'ailleurs ne font pas grand mal :
Dix reçus... Bon j'en vais mériter mille.

Fougères, 6 septembre 1855

À Madame L.

Ce soir j'ai été malheureux sur la terre.
Pour le morceau que j'avais dans entendu
Joué par vous, moi, le poète austère
Par un sonnet je vous ai répondu.

Je le glissais, non sans bien du mystère
Sur le clavier : sans doute il est perdu.
Et moi, boudant en mon coin solitaire,
J'ai vainement tout le jour attendu.

Quand tout à coup, tandis que je m'apprête
À m'endormir, au-dessus de ma tête
Je pense voir s'entrouvrir le refend.

Vite la peur succède à la tempête.
D'où je conclus qu'entre l'ange et la bête,
L'homme sera toujours un grand enfant.

Fougères, 12 septembre 1855

À mademoiselle C.B.

De votre dé que l'office est charmant
Quand votre main l'occupe à droitement,
À vous parler sans nulle menterie
À cette fine et riche broderie
Que vous savez faire si joliment !

Quand près de moi vous venez gentiment
Et voulez bien badiner un moment,
Que j'aime alors la douce agacerie
De votre dé !

Et quand, aux jours de mécontentement,
Je me viens jeter étourdiment,
Vous le pressez avec mutinerie
Victime offerte à votre fâcherie,
Qui ne voudrait endurer le tourment
De votre dé ?

Fougères, 17 septembre 1855

Ma poésie

Disputez un laurier ou répandre des pleurs
Sur une jeune femme enlevée avant l'âge ;
Prêtez au doux rêve un mystique langage ;
Juste au vent du soir ma joie ou mes douleurs ;

Parlez de la nature à mon frère, à mes sœurs ;
Défendre dans mes vers la vertu qu'on outrage ;
Essayez sur un dé l'innocent badinage³ ;
D'une belle musique exprimer les douceurs ;

Quand je croyais aimer, parler de ma folie ;
Écouter, haletant, plein de mélancolie ;
Un chant qui dans les airs tremble et s'évanouit ;

Être triste, être gai, voilà ma poésie.
Ce n'est, je le veux bien, que pure fantaisie.
Mais qu'importe ce peu si mon âme en jouit.

Fougères, 3 octobre 1855

³ Référence au poème précédent « À mademoiselle C.B. »

À mon ami A.B.

Tandis que Jules et vous en suivant le sentier,
Vous conversiez gaîment, moi, pensif et morose,
Je me disais : ce soir peut-être est le dernier
Qui nous voit en ces lieux où notre pied se pose.

L'automne bien des fois jaunira l'amandier
Et parmi les buissons naitra plus d'une rose,
Et puis le temps jaloux qui fait tout oublier
Dans la terre ou tout dort remettra chaque chose.

Et ma main a tremblé quand j'ai pris votre main,
En vous disant adieu ma voix était pressée :
Vers un sombre avenir s'en allait ma pensée.

Mais, si chacun a pris un différent chemin,
Dans ce monde méchant que l'on **croit** et qu'on aime,
Ensemble ou séparés, notre but est le même.

Fougères, 21 octobre 1855

À mon ami J.T.

Jules vous me disiez hier, quand notre ami
Partait et qu'un détour nous déroba sa vue,
Une parole triste et qui m'est revenue :
« Un souvenir dans l'âme et bientôt endormi. »

Et moi, je vous répons : il ne l'est qu'à demi :
La voix qui part du cœur est toujours reconnue.
Quand l'horizon promis dissipera la vue,
Nous oublierons le mal de nous auront gémi.

Un jour, – il n'est pas loin, – verra notre espérance
Surpassée, et d'un bout à l'autre de la France,
Nous la reconnâtrons, cette commune voix.

Nos traits seront sans doute altérés par l'orage
Mais nous dirons un mot à défaut du visage,
Et nos bras s'ouvriront pour nous serrer tous trois !

Fougères, 22 octobre 1855

Pour mes vers, à Mademoiselle M.

Parmi ces fleurs dont les tiges dociles
À votre gré, sont souples et faciles,
Semblant exprès pour vous s'entrelacer.
Audacieux, oserais-je placer
Mes pauvres fleurs, chétives et fanées
Par la vieillesse, avant que d'être nées ?
Ce soir peut-être, elles auront péri !
Oh ! Donnez-leur, donnez-leur un abri !

Grâce à vos soins, les vôtres de l'automne
N'ont rien à craindre, et votre main leur donne.
Un sûr refuge. Elles, grâce à votre art,
Sur leur fraîcheur, attirent le regard.
Ma fleur, à moi, que l'oubli rend peureuse,
Si vous vouliez se dirait bien heureuse.
Moi-même, hélas ! ne leur ait point souri.
Oh ! Donnez-leur, donnez-leur un abri !

Un peu d'accueil, un tout petit espace
Pour les sauver du vent qui les menace,
Un rien suffit. Pour elle, point d'honneur,
Mais seulement un coin près de leurs sœurs.
Si j'avais pu prendre sur les années
Que l'on promet naguère jadis à leurs ainées,
Elles vivraient : mais la source à tari.
Oh ! Donnez-leur, donnez-leur un abri !

Hargicourt, 1er septembre 1856

À ma tante D.

Cette nuit, à travers une brume lointaine,
Comme il arrive en songe, une forme incertaine,
M'a fait revoir tes traits sans entendre ta voix.
La gaieté de ton front s'en était envolée :
De tristesse et de pâleur, ton image voilée.
N'avait plus son éclat comme au jour d'autrefois.
Ton regard était triste et triste ton sourire ;
Ta bouche s'entrouvrait sans pouvoir rien me dire :
Tu me tendais les mains et semblait supplier.
Ce rêve m'a frappé si mon cœur ne m'abuse,
J'ai pensé que d'oubli ton amitié m'accuse :
Et je me promets bien de ne point t'oublier.

Montauban, 30 décembre 1856

Invocation à la Muse

Moins lumineuse est la voûte étoilée
Que le regard qui brille dans tes yeux.
Moins pur l'éclat des Lys dans la vallée
Que la candeur de ton front gracieux.
Quand tu parais, modestement voilée,
L'hymne divin s'arrête dans les cieux,
Et de tes sœurs⁴ la timide assemblée
Quitte soudain la lutte silencieuse.
Et quand ta voix, après leur symphonie,
Au firmament jette son harmonie,
Tout, en suspend, ce tait dans l'Univers.
Oh ! laisse aussi tomber sur la poète
Un seul regard, sur sa lyre muette
Un seul accent pour embellir ses vers !

décembre 1856

⁴ Les muses sont neuf sœurs : « Clio, Euterpe, Thalie, Melpomène, Terpsichore, Érato, Polymnie, Uranie, Calliope »

À Mademoiselle C.B.

Quoi ? Dans ma chambre à cette heure muette,
Comme autrefois, vous avez tout laissé !
Le livre aimé, sanglots de mon poète,
Et le fauteuil où je me suis bercé !

Quoi ? L'humble table où s'appuyait ma tête,
Le papillon, indignement percé.
Sont encore là. Votre amitié discrète
A recueilli ces débris du passé.

Si je vous dis à mon tour que sans honte.
Je laisse voir cette larme qui monte,
Ne songeant même pas à la retenir.

Vous voulez bien que ma plume imprudente
De mes regrets vous fasse confidente :
Vous savez trop, le prix d'un souvenir.

Montauban, 19 avril 1858.

À Édouard Pauvert⁵



Pasteur Mathias Edouard Pauvert (1827-1904), son épouse Marie Prunetis et ses deux enfants Louise et Jean vers 1870

Faites, ta femme et toi, votre besogne étrange !
Plonge toi tout entier dans tes cuves de vin,
Elle dans sa lessive où Mariette arrange
Tout le linge qu'elle peut, se trémoussant en vain !
C'est si beau qu'un manant troussé jusqu'à l'aisselle
Danse sur le raisin d'un pied lourd et massif !
Ou que d'un maladroit la compote ruisselle
Sur ton pantalon blanc « ça se lave aux lessives ? »
Il te plaît (car je veux exhaler toute ma bile),
De humer l'âcre odeur que le vin fait sortir !
Pour le plaisir, dis-tu, je suis par trop habile :
Eh bien, oui, j'en suis ivre avant de la sentir.
Apporte le cuvier, jeune esclave femelle,
Le cuvier aux torchons, que j'admire l'effet !

⁵ Édouard Pauvert (1827-1904) est un pasteur protestant (Source [Geneanet](#)). Il est, depuis 1862, pasteur au Bouhet, poste dont il démissionne en 1865. Il est alors remplacé par Paul Trocquemé, qui sera pasteur au Bouhet de 1865 à 1870.

Voyez-vous se lever cette vapeur jumelle ?...
Mais, n'en parlons, plus ce serait un forfait.
Je ne je ne jurerais point que, se trompant de porte,
Le diable n'apparaît, comme en pays ami.
Je t'entends : « mais qu'a-t-il qu'à ce point il s'emporte ?
Sur son oreille gauche, il aura mal dormi.
Ne se souvient-il plus de la belle Caseille
La vendangeuse qui lui souriait hier ? »
Que trop : n'a-t-elle pas, sais-tu, la sottie fille
Préféré ce dadais, ce fat de magister ?
Ne m'a-t-elle pas fait dire par ce Mercure
Que cette belle enfant ne viendrait plus ici ?
Mais qu'elle ait ri de moi, mon cher, je n'en ai cure.
Vraiment j'ai dans la tête un bien autre souci,
Oui, c'est avec raison que je hais la vendange :
Ta femme et toi deviez venir à mon séjour,
Et ma Muse déjà reprenait sa voix d'ange
Pour vous fêter, chantant bien avant le grand soir.
Vous n'êtes point venus : et voici qu'elle pleure,
Bien que le courageux ait caché son émoi.
Sans femme, sans enfant ; sans hâte, tout à l'heure,
Ma maison la verra s'enfuir auprès de moi.
Que devenir sans elle, au solitaire gîte,
Quand le grésil d'hiver fait crépiter mon feu ?
Mais je veux espérer : seulement venez vite !
La cheminée est close, elle s'ouvre avant peu
À la table d'amis je mets la grande nappe :
Sur le linge odorant pourvu qu'un rayon d'or
Tremblote, ô lessive, on vous pardonne encor.

La Beauze, 6 octobre 1865⁶

⁶ La Beauze est un lieu-dit de la commune Les Lèves-et-Thoumeyragues, près de Sainte-Foy-la-Grande en Gironde. La région de Sainte-Foy est très tôt devenu un bastion protestant, la religion réformée est présente aux Lèves dès 1561 et s'y développe rapidement. Un temple y a été construite en 1827.

Colère

Non, Tu n'as pas compris, vierge trop adorée,
Les sanglots qu'exhala ma voix désespérée,
Durant ces longues nuits dont ma bouche à regret,
Quand elle eût dû se taire, a trahi le secret.
Combien de fois, quittant mon réduit solitaire,
J'essayais follement de percer le mystère
Dont l'ombre enveloppait votre chère maison,
Heureux de contempler un toit à l'horizon !
J'aurais dû le cacher et tirer dans son germe
Ce malheureux amour ; plus viril et plus ferme.
J'aurais dû l'arracher de ce trop faible cœur,
Et souffrir, s'il le faut, mais demeurer vainqueur.
Je ne t'aurais point vue, insensible et sereine,
Passer devant mon seuil comme une souveraine
Qui, hors de son palais, fait signe de la main
De saluer le peuple, et passe son chemin.

Ainsi, quand tu m'as dit, devant la broderie
Que ta mère étalait avec coquetterie,
Que tu m'as dit n'aimer ni luxe ni grandeur,
Et que je t'aimerais, tu trompais ma candeur.
Insensé ! J'avais cru que, noble et point altière,
Tu aurais oublié qu'on s'appelle héritière
D'un nom, presque d'un titre, et ma simplicité
Me faisait oublier, moi, mon obscurité.
Tu me l'as fait sentir ce qu'en son inconstance
La destinée a mis entre nous de distance ;
Mais va, je saurai bien trouver dans mon orgueil
De quoi me consoler d'un méprisant accueil.
Si ma famille est pauvre et ma naissance obscure,
Si mon nom jusqu'ici nulle part ne figure,
Je serai riche et noble, et malgré ta rigueur ;
Riche par le talent et noble par le cœur.
Ne crains point, ne crois point que dans mon âme forte.
Si l'amour est tué, la pensée en soit morte !
Je resterai demain à ce que j'étais hier :
Humble et petit pour toi et pourtant grand et fier.

La Beauze, 17 novembre 1865

À Oscar Pauvert⁷

Quand l'astre bienfaisant d'où nous vient la lumière
Aura deux fois encore accompli sa carrière,
Je mérite une fugue, avec mes rejets
Féminins⁸, et d'aller te voir nous projetons,
Si la Garonne, au moins, veut bien que je le tente,
Car de ce fleuve-ci l'humeur est inconstante.
Du traître trop souvent j'ai vu le flot trompeur
Promener dans nos champs le ravage et la peur.
Même on l'a vu rouler, en des jours trop funèbres,
Hommes, bétail, moissons, heurtant dans les ténèbres
Les enfants arrachés au giron maternel...
Et l'alouette aussi porte un deuil éternel.
À cette heure il faut voir quelle marche indolente
Et comme il va, traînant son onde lâche et lente,
Si le père océan ne lui donne un peu d'eau
Il faudra pour le train renoncer au bateau.
À mon grand déplaisir : j'aime suivre la file
Des peupliers fuyant les saules, et ces mille
Étincelles d'argent que, la roue en frappant
Mêle au sillage ainsi qu'au dos d'un long serpent.
Dieu liquide...autrefois, tu me gâtes la fête,
Mais nous viendrons plus tôt, ta volonté soit faite !
Permetts pourtant, ami, qu'à déjeuner des parents
Aient mes premiers devoirs, et vers toi je me rends.
Non loin des vieux remparts du chef-lieu d'Aquitaine,
Coule tranquillement une claire fontaine :
Là, fuyant du Palais la gloire d'orateur
Un homme préféra se faire humble pasteur ;
À l'ombre des ormeaux sa grande ombre endormie
Repose, survivant dans la mémoire amie.
Je voudrais lui donner, non pas l'indigne pleur
Mais le gage viril d'une austère douleur⁹.
Et puis nous irons voir une mienne cousine.
Qui nous a convié à la maison voisine

⁷ Oscar Pauvert (1824-1899), frère d'Edouard Pauvert ([Source Généanet](#))

⁸ Paul Ch. Trocquemé a alors 6 enfants, dont 4 filles.

⁹ Le pasteur Trocquemé projette d'aller se recueillir sur la tombe d'un pasteur récemment décédé près de Bordeaux (à identifier)

Là, novice pêcheur, mollement étendu,
J'attendrai que l'appât le poisson ait mordu :
Que le goujon malin de ma ligne se rie
Tandis que j'entretiens ma douce rêverie,
Moi, je ris plus encore, car l'adroit épervier
Sait bien ravir sans moi son tribut au vivier.
Alors nous entrerons dans la cité d'Ausone¹⁰
Fréquenté en tout temps par la pluie en personne
Ayant pris votre pain, parents hospitaliers,
Et le vin en l'honneur des (illisible) familiers,
Nous allons visiter les antiques ruines
Du palais Gallien¹¹ rongé par la bruine
Le port où chaque jour des milliers de vaisseaux,
Des peuples étrangers font autant de vassaux.
Et la Bourse ou le Dieu était à l'âme emprise
Appauvrit tour à tour l'adorateur stupide ;
La promenade oblique, aux colonnes d'airains¹²
Que réveille parfois le commerçant forain
Et l'Hospice ou l'oreille et la voix sans office,
Du langage des doigts empruntent le service¹³ ;
Ces jardins ou l'hiver, Indore, tu t'ébahis
De retrouver les fleurs, les fruits de ton pays.
Et dans le temple saint la demeure sacrée
Où naquit et grandi ma femme adorée¹⁴.
Enfin de nos deux jours le cycle finira
Après un beau souper par un bel opéra.
C'est alors, mon ami, qu'une nouvelle sorte
De charrette, à vapeur à ce qu'on dit, nous porte
Cahin-caha. Hélas ! Je puis sentir à ce train

¹⁰ Ausone (Ausonius), de son nom complet Decimus Magnus Ausonius, né en 309/310 à Bazas ou à Bordeaux, mort vers 394/395 dans une villa située entre Langon et La Réole, est un homme politique, homme de lettres et pédagogue gallo-romain de la période du Bas-Empire, proche de l'empereur Gratien ; il fut notamment préfet du prétoire des Gaules en 378. Poète de langue latine, ce lettré de l'empire d'Occident est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages.

¹¹ Seul vestige visible du Burdigala gallo-romain, le palais Gallien est alors situé aux marges de l'agglomération.

¹² Il s'agit des deux colonnes Rostrales sur la place des Quinconces face à la Garonne. S'élevant à 21m de haut, elles ont été érigées en 1828. Au printemps et à l'automne elles se dessinent en toile de fond pour les chineurs de la foire à la brocante. Elles font également régulièrement face aux cirques qui de façon régulière viennent installer leurs chapiteaux sur la place.

¹³ Le pasteur Trocquemé évoque ici l'institution impériale des sourd-muets, vaste bâtiment terminé en 1870.

¹⁴ Suzanne Roberty, épouse de Paul Ch. Trocquemé, est née à Bordeaux.

L'odeur horrible du monstre et son terrain
Qui ravage vos ceps¹⁵ : sa morsure scélérate
N'a plus laissé partout qu'une vigne infertile.
Mais enfin nous voilà rendus en ton manoir.
J'y reprends mes esprits qui tournait trop au noir,
Mariée aux rosiers la glycine pendante
Tapisse le vieux mur de sa feuille abondante,
Et comme au jour passé ta modeste maison
Offre à nos yeux ravis sa verte frondaison.
Maintenant sur le pré qu'une place commode,
Nous appelle là-bas au plaisir à la mode !
Allons, et sous l'arceau, tâchons de bien lancer
Nos boules, empêchant les autres de passer¹⁶ !
Ton frère¹⁷ va sans doute encore me chercher noise
Si je dis qu'à ce jeu sa tactique est sournoise,
Et que sa fille et lui luttent bourgeoisement.
Mais je préfère, moi, chevaleresquement
Abandonner la **lui**, après des coups de maître,
Que d'en sortir vainqueur par des moyens de reître.
Nous nous consolerons, amis, dans le bosquet
En cueillant la noisette ou faisant un bouquet.
Mais tais-toi là-dessus, ma muse babillante,
Car j'entends du souper la corne mugissante
Vite on jette maillets, aiguilles, parchemins,
Et dans le trou du mur on se lave les mains.
Heure trois fois bénie, où sur la nappe blanche,
La lampe du fil vers la table amicale se penche
Tandis que la servante apporte fanfaronnant
Le vin que sur le pain elle a versé fumant
Toi, de ce vieux nectar, humecte ma coupe,
Une goutte fait bien, dit-on, après la soupe
Il t'aide donc respecté, l'insecte scélérat ?
Per Bacchus ! il n'a point affaire à peuple ingrat.
Maintenant à loisir tu peux dans la poitrine

¹⁵ Le phylloxera est apparu pour la première fois dans la région bordelaise vers 1870. En 1875, date de ce poème, il ravageait tout le vignoble, provoquant un effondrement de la production. La lutte s'organise par traitement de produits sulfurés, coûteux et très odorants, ce qui explique la mention de l' « odeur horrible du monstre »

¹⁶ Ce qui nous apprend que le sérieux pasteur Paul Ch. Trocquemé... jouait au croquet !

¹⁷ Le frère d'Oscar Pauvert est Édouard Pauvert (1827-1904), lui aussi pasteur et ancêtre direct de l'éditeur Jean-Jacques Pauvert, qui est dépeint ici jouant avec sa fille Marie Pauvert.

Du poulet chercher l'ail qui flatte ma narine
Et dépecer la chair du gigot de mouton
En bien minces morceaux comme il est de bon ton.
Enfant, du moulinet fais-moi passer l'épice
À la digestion l'usage en est propice.
Quoique l'orage éclaire et fouette les volets,
Je m'en moque à présent, pourvu que les bolets
Se gonflent dans les bois. Votre (illisible) me touche,
Chers cryptogames aimés, j'en jure par...ma bouche !
Demain, nous irons voir si quelques maladroits
Ne les a point laissés peut-être au bon endroit.
Déjà, de nos clameurs les échos retentissent,
« Par ici, compagnons, venez ! hardi ! hardi !
En vîtes-vous jamais plus gros, plus rebondis ? »
Mais nous sommes à table : entre poire et fromage
C'est l'heure de causer et ce serait dommage
D'inquiéter son âme aux soucis du lendemain.
Soyons au temps présent, cher, et puisque ta main
M'a versé ensemble, laisse que je le hume
Et tandis que le sucre y pétille en écume,
Mêlons de notre pipe un nuage léger
À sa douce vapeur, il est bien d'y songer.
La dame de séant mesure l'orangeade,
Toi, sers-moi du cognac, je ne suis pas malade.
Mais assez plaisanté : le bien du sol natal
Est de nos deux esprits le (illisible) capital.
Nous nous préoccupons du sort de la patrie
Des éclats de la foudre, hélas ! toute meurtrie
D'où viendra le salut ? D'où viendra le danger ?
Que peut répondre encore ou vouloir l'étranger
Que faut-il faire enfin pour qu'un jour notre France
Soit la terreur des uns, des autres l'espérance ?
Parmi nos envieux, avons-nous des amis,
Ou bien à nos vainqueurs se sont-ils tous soumis ?
Et que nous veut enfin cet allemand féroce
Qu'un Dieu juste ... Mais non, pas de pensée atroce !
Brutaliser et tuer sont de mauvais moyens
Et pour notre revanche ayons des citoyens.
Et c'est ainsi, mon cher, que ma muse volage
M'emporte sur son aile en ton charmant village,
Elle parle de mets et de jeux, ah ! crois-moi

Ni plaisirs, ni festins ne m'attirent chez toi.
J'ai besoin de partir, de secouer mes chaussures,
De lire et de rêver à l'ombre du vieux des vieux chênes,
Surtout de te voir, et c'est tout de travers
Que mon secret désir s'est traduit en ces vers.
Donc de ma plume ici laissons les jeux frivoles
Je te dois, je le sais, porter des sommes folles,
Que ce soit en voiture ou bien dans un vaisseau
Petits anges d'azur, allons, vite un monceau
Ici dans cette malle ! Et vite, que liasse
D'habits dans cette bourse ! Donne et de la place
Nous nous trompons, je crois ? Chaque chose en son lieu
Ici l'argent et là les vêtements. Adieu.

août 1876

Le petit Forgeron

Voyez ce forgeron robuste !
Écoutez ! après deux toc toc.
Quand il raidit son puissant buste,
Et que son bras tombe, quel choc !
Sous ces coups la massive enclume
Se plaint. Le marteau rebondit
Chaque fois qu'un éclair s'allume,
Le fer se ploie et s'arrondit.

Là-bas, ayant jeté sa pomme,
Son bambin, déjà son rival,
Forge aussi notre petit homme :
« Je vais ferrer mon grand cheval ».
Comme il s'anime à son ouvrage !
Comme ils mène son bout de fer !
Il s'agite, souffle et fait rage :
Vrai ! c'est un vacarme d'enfer.
Soudain, « tout le monde » s'arrête :
De rien, il ne faut abuser.

Tandis que le repas s'apprête,
On a le droit de s'amuser.
L'enfant a vite pris sa place
Au cou du père, et d'un effort
De ses deux bras serrés, l'enlace :
« C'est encore moins le plus fort ».

« À la soupe », a crié la mère,
Et l'on prend le repas frugal.
Du houblon la liqueur amère
Dans le pot de grès, quel régal !
Et l'omelette succulente,
Le pain bis et le lait caillé !
Oui, toute chose est excellente.
« Lorsque l'on a bien travaillé ! »

Clairac, avril 1882

Fugue

Un coup de vent nous l'amena.

Avec Kokato que bigarre

Sa crête jaune. On s'étonna :

« Ah bon ! chez nouvel elle s'égare ».

Et bien vite, on lui pardonna.

À la joie on s'abandonna,

On déjeuna et on dina,

Sans plus songer à la bagarre.

Du coup de vent.

Mais un beau matin pour la gare

Soudain, elle se boutonna,

Et vers le train s'achemina.

Pour s'en aller sans crier léger.

Quelle raison elle donna ?...

Le coup de vent.

Clairac, 25 septembre 1882.

Nos enfants*



Famille de Paul et Suzanne Trocquemé vers 1888

Premier rang assis : Jeanne, Marc, Paul, Louise

2ème rang : Madeleine, Jules, Suzanne Roberty et Paul Trocquemé de part et d'autre de Suzanne, Marie

Chose rare aujourd'hui sur terre,
Nous sommes douze à mon foyer :
Je n'y puis vivre solitaire,
Il faut toujours s'y coudoyer.
Oui, douze, – j'en sais bien le compte
Ni plus ni moins, – dont huit enfants
De vivre n'ayant point de honte,
Et d'être nés tout triomphants :
Cinq filles à la blonde tresse,
Et trois garçonnets à l'œil brun.
Aussi pour nous quelle détresse
Quand il faut répondre à chacun !
Les voilà tous : « Dieu vous les garde ! »
Comme on dit, nous plaignant tout bas.
Eh oui ! lorsque je les regarde
Lequel donc n'y voudrais-je pas ?
Et cependant quelles gambades
Depuis le matin jusqu'au soir,

À commencer par les aubades
En soufflant dans mon arrosoir !
Et lorsque dans la cour ils roulent
Un tonneau lesté de cailloux,
Ou que les tas de bois s'écroulent
Sous eux parmi des rires fous !
Ou comme à quelque citadelle
Ils grimpent au mur mitoyen !
Pour la muse la plus fidèle
De me parler est-il moyen ?

Mais dans son lit selon sa taille
Quand ce petit monde s'endort,
Rêvant encor de la bataille
Où chacun faisait au plus fort,
Si ma nature paresseuse
Ne cède au murmure du Lot
Comme au rythme d'une berceuse,

Nous suivons tous deux sur le flot
 Au reflet du nuage rose,
 Adieu du soleil au déclin,
 La magique métamorphose
 De la lune alors en son plein.
 Quand elle apparaît, large et blonde,
 On penserait que le soleil,
 Au lieu de se baigner dans l'onde,
 Remonte son disque vermeil,
 Et que, par quelque phénomène,
 Fuyant derrière le coteau,
 Un caprice nous le ramène
 Tout à l'autre bout du plateau.
 Mais bientôt, à sa face blême,
 Nous reconnaissons l'astre doux
 Dont l'antiquité, par emblème,
 De son frère ou de son époux
 Supposait que sur son front pâle
 Il ne garde que le reflet,
 Laissant à Phébus qui le hâle
 L'éclat souverain et complet.
 Mais dans sa lumière empruntée,
 Quelle virginale fraîcheur,
 Et quelle nuance lactée
 Au bord de sa ronde blancheur !
 Ah ! son destin ne fut pas moindre
 Que celui de l'astre du jour,
 Et pour chacun Dieu voulut joindre
 À sa puissance son amour ;
 Et quand il puisa clans la mine,
 Dans les coffres de son trésor,
 Prit pour l'un l'argent et l'hermine,
 Et pour l'autre la pourpre et l'or.

Cependant, tranquille et sereine,
 Dans les espaces éthérés.
 Parmi ses sœurs, comme une reine,
 La lune monte par degrés.
 Alors, quelles bizarres formes,
 Détachées sur l'horizon blanc,
 Prennent les saules et les ormes,
 Dont la nuit rembrunit le flanc !
 Et quelle silhouette sombre
 Cet exotique peuplier
 Qui là-bas, pour joindre son ombre,
 Semble en deux vouloir se plier ;
 Tandis que, de race commune,
 Cet autre, maigre et dévêtu,
 À côté menace la lune
 De son long front chauve et pointu !

Et puis· encor quelles trainées
 Laisse la lune par moments,
 Ou sur les ondes moutonnées
 Tour à tour quels scintillements !
 Tantôt sur la surface lisse
 Comme un miroir d'acier poli,
 En ruban sa lumière glisse
 Sans une ride, sans un pli ;
 Tantôt, au souffle de la brise,
 D'un bord à l'autre se mouvant,
 Son écharpe blanche se brise,
 Selon le caprice du vent,
 En onduleuses bandelettes,
 Qui, se ramassant en îlots,
 De mille et mille gouttelettes
 De vif argent sèment les flots.
 Oui, dans son rôle plus modique,
 Oh ! quel incomparable sceau
 De beauté paisible et pudique
 À défier plume ou pinceau !
 À la place même où naguère
 S'embrasant en son plein midi,
 – Tel un farouche homme de guerre
 Darde son œil dur et hardi
 Sur sa prisonnière craintive, –
 Le soleil d'un rayon brutal
 Frappait le sein qui sur la rive
 Le renvoie en feux de métal,
 La lune, toute caressante,
 En son ineffable douceur,
 Pour la naïade languissante
 N'a qu'un chaste baiser de sœur,
 Et son rayon tranquille effleure,
 À peine d'un attouchement,
 Celle que le dieu tout à l'heure
 Brûlait de son embrassement.

De ce tableau rompant le charme,
 D'où vient donc qu'au même penser
 Nous laissons tomber une larme ?
 C'est qu'entre nous vient se placer,
 Devant l'éternelle nature
 Et sa sérénité sans fin,
 L'âpre souci de la pâture
 Qu'il faut à l'homme, que la faim
 Sèvre de toute poésie,
 Et que, comme un arbre ébranché,
 La misérable frénésie
 Du besoin a tout desséché.
 Et nous songeons à ceux qui dorment

Ici, tout près, inconscients,
Et dont les désirs se transforment
En beaux rêves insoucians.
Sur eux, sans doute, l'infortune
Ne fait point de sa dure main
Peser la pensée importune
Et poignante du lendemain.
Si notre table est économe,
Si tout s'y ménage avec soin
Nos chéris y trouvent en somme
Ce dont leur croissance a besoin.
Même, si quelque anniversaire
Y ramène un ou deux amis,
Autour d'elle où chacun se serre
Bien vite leur couvert est mis ;
Et pour fêter cette mémoire,
Non plus ce n'est jamais en vain,
Qu'au fond de notre vieille armoire,
On cherche un flacon de bon vin.
Aussi, quand parfois dans son rêve,
Notre dernier-né près de lui
Nous appelle de sa voix brève,
De notre main cherchant l'appui
Contre une menace fictive,
Quand de son petit corps rosé
Couvrant la nudité naïve,
Sur le front que l'air a bronzé
Le long du jour par sa morsure,
Et qui penche au bord du berceau,
D'un doux baiser qui le rassure
Nous avons déposé le sceau,
Notre tristesse est moins amère
Et notre esprit est moins troublé.
Car si parfois, pour eux, leur mère
Ou si moi-même j'ai tremblé,
C'est plutôt de savoir si l'âme
De tous au bien veut se tenir,
Et si des fautes que Dieu blâme
Ne viendront trop tôt la ternir.
Mais pourquoi, de la Providence
À moins qu'on ne veuille douter,
Pourquoi pour notre descendance
Oui, pourquoi nous inquiéter,
Si seulement en héritage,
A défaut de terres ou d'or,
Nous leur laissons pour leur partage
La vertu, le seul vrai trésor ?

Femme, je sais que ta vaillance
Contre le sort sut te munir,

Et que sans peur, sans défaillance,
Tu regardes vers l'avenir ;
Que si, dans une erreur profonde,
Il en est qui mettent leur foi
Dans les richesses de ce monde.
Oh ! oui, je sais trop que pour toi
Bien loin que ce besoin t'obsède,
On est riche par ce qu'on vaut,
Non point par ce que l'on possède.
Pourtant, ma femme, s'il nous faut,
A nous ballotés sur ce globe,
De quoi raffermir sous nos pas
Le sol qui parfois se dérobe,
Tous les jours ne voyons-nous pas
Que pour le combat de la vie
Le même Dieu qui sut prêter
À la créature asservie
Au saint devoir de subsister,
Des armes suivant son espèce,
La serre à l'un comme l'aiglon,
À l'autre son armure épaisse
Dont la Providence, selon
Le nombre futur et la taille
Des petits mesure les nids,
Ce même Dieu pour la bataille
Dans nos enfants nous a bénis,
Lui qui nous dispense à mesure
L'entrain, la force et la santé,
Même, c'est peu qu'avec usure
Il les couvre de sa bonté,
Que chaque soleil qui se lève
Montant à son méridien,
Avant que son orbe s'achève
Donne le pain quotidien ;
Vois comme, sous la discipline
Où notre main les assouplit,
Déjà leur jeune cœur incline
À ce dont l'homme s'ennoblit ;
Vois comme, en leur sainte droiture,
D'une faute ils nous font l'aveu ;
Vois, au seul nom de l'imposture
Quel rapide éclair et quel feu,
Et quelle généreuse flamme
Au seul nom de la vérité !
Oui, si nous n'avons point dans l'âme
L'ordinaire crédulité
De la paternelle faiblesse,
S'il est vrai qu'à leur jeune front
Rayonnent franchise et noblesse,
Sois en certaine, ils grandiront

En sagesse comme en stature.
Et nous qu'un imprudent orgueil
N'aveugle point sur leur nature,
Du monde qui leur fait accueil
Laissons-les sans impatience
Subir le choc en ce bas lieu,

Puisqu'ils ont une conscience
Et qu'ils marchent sous l'œil de Dieu.

Clairac, 26 septembre 1882.

À ma femme¹⁸



Suzanne Roberty vers 25 ans

Je veux penser : mon esprit jeune encore,
Si je le puis, ne sera point de ceux
Que pour bien vivre une indigne pléthore
Voue à mon âge au repos paresseux.
Il ne faut point que ma plume indigente
D'un tel destin me réserve l'affront.
Viens donc et mets ta tête intelligente.
Près de mon front.

Je veux lutter : ma muse, alerte encore
Comme autrefois est prête à mettre à nu
Et sans pitié le vice que j'abhorre :
De s'arrêter, le temps n'est point venu.
Il ne faut point que ma raison défaillante
Veuille ajourner son labeur à demain.
Viens donc encore, et mets ta main vaillante.
Près de ma main.

¹⁸ Suzanne Roberty (1841-1923), son épouse, a 41 ans quand le pasteur Paul Trocquemé écrit ce poème

Je veux aimer : mon cœur, naïf encore,
Te vois toujours ainsi qu'au premier soir.
Je ne dis point pourtant que je t'adore :
C'est le parler des amants de boudoir.
Un amour fort a consacré mon âme ;
De la vieillesse, il restera vainqueur.
Viens donc encor, et mets ton cœur de femme.
Près de mon cœur.

Saint Sulpice, 6 novembre 1882

Notre déménagement



La gare de Fontbedeau vers 1900

Quand pour trimpler mon ménage
Cherchant un moyen de transport,
Je voulus sans trop de dommages
Le faire arriver à bon port,
Je demandais : « par quelle voie
Ou de fer, ou de terre ou d'eau,
Vaudrait-il mieux que je l'envoie ?
Sera-ce ou non par Fontbedeau? »

Les uns, à la nouvelle mode,
M'avaient conseillé le rail-way :
C'est plus cher, mais c'est plus commode,
Surtout par un wagon loué.
Il me disaient avec justesse :
« De l'État, le petit réseau
Se porte à petite vitesse.
À la gare de Fontbedeau¹⁹. »

Puis je songeais, par aventure,
Au déménageurs Manuel
Qui le prendrait dans sa voiture
À mon domicile actuel,
Et sur le seuil du presbytère
Me déposerait le fardeau.
Le trajet se faisait par terre,
Et sans passer par Fontbedeau.

Puis, ma femme, dans sa tournée,
En quête d'un autre moyen,
Ayant erré la matinée,
Avisé un brave citoyen
Qui lui propose de sa carène.
Va pour le voyage en bateau !
On s'arrange donc avec Reine
On laisse encore Fontbedeau.

¹⁹ La ligne à faible écartement de Saujon à La Grève, ouverte 2 février 1876, dessert la gare de

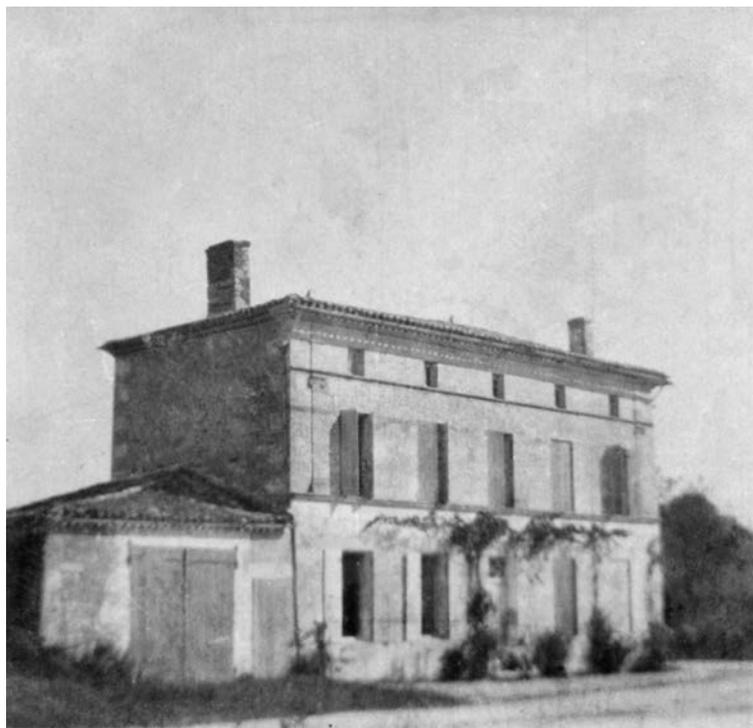
Fontbedeau, à environ 2 km de Saint-Sulpice-de-Royan

L'occasion semble propice :
Mais la mer ne vient pas du tout
Déferler jusqu'à Saint-Sulpice,
Et nous ne sommes pas au bout.
Allons ! il faut chausser mes guêtres,
Et requérir un tombereau,
Environ à trois kilomètres
Au village de Fontbedeau.

C'est ainsi que mainte traverse.
Trompant un homme trop naïf
Mon mobilier vint à l'inverse
De mon beau projet primitif,
Et transporté moitié par terre.
Et moitié par ... beaucoup trop d'eau,
Arriva dans mon presbytère
Non par mais non sans Fontbedeau.

Mais voilà que la mer est laide,
On ne peut venir qu'à Mescher :
Mon bateau m'appelle à l'aide ;
Je suis forcé d'aller chercher
Mes bibelots sur cette plage.
Je cours encore chez Bourdonneau²⁰.
Qui portait du sel au pesage.
De ce trop fameux Fontbedeau.

Saint Sulpice, 5 décembre
1882



Presbytère de Saint-Sulpice, vers 1885

²⁰ Alphonse Bourdonneau, négociant en sel à Fontbedeau surnommé « tue-tout », sera en 1890 le protagoniste d'un fait divers largement commenté par la presse. Il tentera d'assassiner deux personnes

et sera condamné à 8 ans de travaux forcés et 10 ans d'interdiction de séjour (Le Conservateur, 25 mai 1890 Source [Retronews](#))

À mon médecin

Diète et repos, a dit mon Esculape :
Du moins en rêve il n'est point défendu
De déjeuner : c'est moi seul que j'attrape.
Une huitre ou deux, un œuf tout frais pondu.
Petit chou-fleur dans le beurre fondu.

Un peu du blanc d'un poulet bien dodu ;
Un doigt de vin... mais c'est comme à la Trappe
Et qui répond à l'oracle rendu.

« Diète et repos. »

Mais quand l'esprit dans son rêve perdu,
Je crie en bas : « eh ! qu'on mette la nappe. »
Qui me survient ? Ici, qu'ai-je entendu ?
Ah ! c'en est fait, c'est mon docteur qui frappe,
Et dont la voix, grave, m'a répondu :

« Diète et repos. »

Saint Sulpice, mai 1883.

Coquette

Si vous m'aimez.

Pourquoi donc être si folle ?
Quand vous laissez, fille frivole,
À moi, votre ami bienveillant,
Voir sous la gaze qui s'envole,

Puis la fermer.

Soudain, resserrant le laçage,
Quand ma lèvre effleure au passage
La frange de votre corsage :
Pourquoi donc êtes-vous si sage

Si vous m'aimez

?

Si tu m'aimais,

Tu ne saurais pas si coquette,
Sache-le, petite mugette,
Faire entrevoir sous sa jaquette
Un sein joli, c'est l'étiquette.

De l'amour, mais.

Sans prendre des airs de Cybèle²¹,
Non, tu ne saurais point rebelle
À l'amour vrai, mon Isabelle,
Et tu n'en saurais que plus belle,

Si tu m'aimais.

Saint-Sulpice, mai 1883

²¹ Cybèle (est une divinité d'origine phrygienne, adoptée d'abord par les Grecs puis par les Romains, personnifiant la nature sauvage.

Envoi à Monsieur A.

Ces verts ne sont pas une frime
Que je vous présente en paiement.
Pas plus que l'argent une rime
Ne peut être un remerciement
Qui d'autre chose me dispense :
Et si vous m'avez soulagé,
Moi, c'est sans honte que je pense.
Être encore votre obligé.

Saint-Sulpice, 29 octobre 1885

À une octogénaire*

Non, ce n'est point vieillir, lorsque le corps succombe
Sous le fardeau des ans, si ce n'est des douleurs,
Lorsqu'à travers la joie, et quelquefois les pleurs,
Au terme de la route il penche vers la tombe,
Si le cœur resté jeune en dépit des hivers
Garde en toute saison sa fraîcheur et sa force,
Comme vos oliviers gardent sous leur écorce
La sève qui nourrit leurs rameaux toujours verts.

Sans doute l'égoïste, au sortir des années
Où la chair et le sang ont perdu leur vigueur,
S'affaisse et s'envieillit sitôt que la rigueur
De l'âge le surprend, et, comme ruinées,
Les forces de son corps, soudain s'amortissant,
Frappent du même coup l'intelligence et l'âme,
En brisant le ressort, en éteignent la flamme,
Et quittent sans retour son pauvre être impuissant.

C'est que cet homme-là jamais ne s'alimente
Aux sources de jeunesse et de vie, et qu'au fond
Il n'a pas allumé ce foyer que nous font
Les élans généreux d'une nature aimante ;
C'est qu'il n'a point connu le saint embrasement
De celui qui se donne et qui, dans ce qu'il aime,
Loin de se dépouiller, s'enrichit en soi-même
D'un feu qui le soutient jusqu'au dernier moment.

Vous n'avez point vieilli, parce que l'infortune
Ne vous a vainement trouvée en son chemin,
Parce qu'à votre cœur, non plus qu'à votre main,
La souffrance d'autrui ne parut importune,
Et parce qu'ici-bas, c'est par la charité
Que l'homme intérieur se retrempe et s'affine,
Et, se vivifiant à sa chaleur divine,
Se prépare le mieux pour l'immortalité.

C'est l'huile dont ranime une vierge attentive
La lampe que chacun de nous porte au-dedans ;
C'est, lorsque ses rayons deviennent moins ardents,
L'aliment dont encor sa prévoyance active
La flamme que sans cesse il faut entretenir,
Et qui toujours brillante et toujours généreuse,
Empourpre le couchant d'une existence heureuse,
L'éclaire, le réchauffe et nous le fait bénir.

Non, ne vieillissons point ! Si notre main tremblante
Témoigne qu'au dehors l'âge nous a touchés,
Si quelque mal subit de nos pieds empêchés
Retarde malgré nous la marche chancelante,
Gardons que notre cœur, sous l'effort des autans,
Perdant de sa vertu, ne tremble et ne chancelle ;
De son foyer sacré ranimons l'étincelle
Pour qu'il soit toujours jeune ainsi qu'à son printemps.

St-Sulpice-de-Royan, 29 mars 1887

Rosas^{22*}



Visite de Paul Chrisostôme Trocquemé à Rosas, en septembre 1883. Louis Nicolas Demassieux et sa famille / 1er Rang, Marie Demassieux, Suzanne Clamageran (21 ans), Gabrielle Demassieux, Valentine Demassieux, Jean Demassieux, Jeanne Smith , Suzanne Clamageran, Louis Nicolas Demassieux / 2ème rang debout, Louise Clamageran (épouse O'Connor), Jules Clamageran (Georges Jules ?), Louise Roberty épouse Clamageran Félix (assise), Félix Clamageran (assis), Paul Chrisostôme Trocquemé

On laisse donc partout un lambeau de soi-même ;
Dans notre course errante, à chacun de nos pas,
Qu'on soit triste ou joyeux, qu'on haïsse ou qu'on aime,
Il reste un peu de nous qu'on ne retrouve pas ;
Ou, veut-on ramasser les fragments de sa vie,
Ce n'est que par le rêve et par le souvenir
Que fouillant les buissons de la route suivie,
Pour les en arracher, on peut les réunir.

²² Paul Trocquemé visite par deux fois (1883 et 1887) Jean Felix Clamageran qui est alors vice-consul à Rosas, en Espagne.

La fortune à présent, lasse d'être inconstante,
Vous ménageant sans doute un état plus certain,
Vous venez de changer de halte, et votre tente
Se dresse de nouveau sous un climat lointain.
Ne regrettez-vous pas votre étape dernière,
Et près de la quitter, au moment du départ,
Dites, n'avez-vous point, regardant en arrière,
Senti que de vous tous, il y reste une part ?

Pour moi, j'aimais ces lieux que par douce aventure,
Et grâce à votre accueil, deux fois j'ai visités.
J'aimais ce beau pays, son ciel et sa nature,
Sa mer aux reflets bleus, l'éclat de ses étés,
Et son fier Canigou dont l'épaule rugueuse
En son manteau de neige arrêta l'horizon,
Quand déjà le soleil, dans son ardeur fougueuse,
De ses rayons brûlants chauffait votre maison.

J'aimais le promontoire où j'ai vu la madrague
Ramener, sous l'effort du pêcheur haletant,
Le butin sur le sable aplani par la vague,
Et sous nos yeux cruels le jeter palpitant ;
Et le vieux fort, débris d'une époque héroïque,
Attristant pour les uns, mais pour tous glorieux,
Car il nous racontait le courage stoïque
Des vaincus aussi bien que des victorieux.

J'aimais le clair ruisseau qui, tantôt en cascade
Tombe et retombe encore, et tantôt élargi
En nappe, disparaît sous la mouvante arcade
D'un pampre vagabond par le soleil rougi ;
Et son étroit sentier qui le suit, et par place
Avec lui s'enchevêtre au roc, et sur son flanc
Semble former des nœuds où se mêle et s'enlace
Un mince ruban vert entrecroisé de blanc.

J'aimais aussi la musique et la danse,
Lorsqu'aux mourants accords d'un rythme langoureux,
Le doux balancement d'une lente cadence
Berce cœur contre cœur les couples amoureux
Et même le théâtre où des acteurs novices,
Sans vendre comme ailleurs leur talent à prix d'or,
Pour cinq ou six quarts²³ nous exposent les vices
De l'illustre don Juan, des cœurs conquistador.

J'aimais surtout ces murs qui sont devenus vôtres
Par mille et mille riens dont ils étaient ornés,
Et que, si l'on revient plus tard, on retrouve autres,
Avec un air étrange et comme profanés ;
Et, dût quelque moqueur railler notre faiblesse,
Ces meubles dont chacun nous parle et nous sourit
Ou parfois si notre œil s'y repose, nous laisse
Une impression grave et triste dans l'esprit.

Oui, j'aimais ce séjour, un peu comme poète,
Mais aussi, je le sens, parce que tout cela
C'était votre maison, à cette heure muette,
Et qu'elle était vivante, et que vous étiez là.
Car si c'est un outrage et si c'est un blasphème
De prétendre qu'elle est partout où l'on est bien,
La patrie est plutôt où sont ceux que l'on aime
Et sans eux un pays étranger n'est plus rien.

²³ Pièce de monnaie de Catalogne

Eh ! que fait sa beauté si nos enfants pour d'autres
L'ont quitté sans retour et qu'on y reste seul ?
Ce qui nous le faisait aimer, ce sont les nôtres :
Eux absents, la nature est comme en un linceul.
Tandis que du plus laid, le plus froid paysage
S'il nous déplaît d'abord, obtient notre pitié,
Quand on est près des siens et que, sur leur visage
On voit luire la joie ainsi que l'amitié.

Sans cloute que plus tard, si la même fortune
Qui me fit vous revoir, me conduisait encore
Aux lieux où vous vivez, la pensée importune
De trouver un ciel morne, et comme en un décor
Rembruni par le temps, la nature enfermée,
S'évanouirait vite en touchant votre seuil ;
De tous vos souvenirs la vue accoutumée,
Sitôt mon premier pas, réjouirait mon œil.

Oui, j'oublierais alors le ciel mélancolique
Et les bords nébuleux des rivages bretons ;
D'ailleurs je ne hais point le pays gaélique
Et je sais pardonner à celui des Teutons.
Je puis aimer le mien, sans en être idolâtre,
Et, tout en respectant son esprit et ses lois,
Prendre place au foyer et m'asseoir devant l'âtre
Où semble vivre encor l'âme des vieux Gaulois.

Peut-être, si Dieu veut, verrai-je votre groupe
Se chauffer à l'entour, à leurs feux s'égayer,
Et sourire aux ébats d'une joyeuse troupe
D'enfants dont le plus jeune y viendra bégayer.
Et je retrouverai moi-même la patrie
Dont le nom survécut en dépit du vainqueur,
Comme vous retrouviez naguère en Ibérie
L'accent du sol natal si cher à votre cœur.

Et nous reparlerons des dernières années,
Tout heureux de revoir tour à tour, en esprit,
Les choses qui pour l'œil nous y furent données,
Et celles que notre âme au passage y surprit.
Et si, les évoquant, la mémoire s'arrête
À quelque souvenir qui rembrunit le front,
Retenant la parole à jaillir toute prête,
Ce que la bouche tait, les regards le diront.

Nous savons que la vie est un pèlerinage
Pour tout homme qui fait la route d'ici-bas,
Qu'il y chemine en paix, ou se sauve à la nage,
Avec de doux repos mais de rudes combats,
À la pluie, au soleil, plus souvent qu'à l'auberge,
Tantôt en terre ferme, et tantôt à la mer,
Et qu'il n'a pas toujours un hôte qui l'héberge
Ou que le pain qu'il mange est parfois bien amer.

Pourtant, en quelque endroit que le sort nous exile,
Si nous avons gémi, si nous avons souffert,
Tout bien considéré nous avons un asile,
Et quelque peu de joie aussi nous est offert.
Ne nous plaignons pas trop, acceptons de la vie
Ce qu'elle nous présente en tout temps, en tous lieux ;
Suivons notre chemin sans plainte et sans envie,
Et disons-nous que tout est encor pour le mieux.

Rosas, 15 novembre 1887.

Vision^{24*}



Le Pasteur Trocquemé vers 25, 40 et 60 ans

Quelles sont ces chansons lointaines
Dont je viens d'entendre la voix,
Et images incertaines
Comme les songes d'autrefois,
Et qui clans la brume s'effacent,
Me laissant rêveur et joyeux ?
Ah ! ce sont mes vingt ans qui passent,
Et me disent que je suis vieux !

Qui donc me salue au passage ?
Ils sont deux, montant le chemin
Une femme au svelte corsage,
Près d'elle un homme dont la main
Tremble, lorsque leurs doigts s'enlacent
D'un amour fort et sérieux !
Ah ! ce sont mes trente ans qui passent
Et me disent que je suis vieux !

Tandis qu'un grand bruit de bataille
Nous arrive de l'étranger,
D'où vient que le couple tressaille
Au cri : « La France est en danger !
Et ses ennemis la menacent
De venger le sang des aïeux ! »
Ce sont mes quarante ans qui passent
Et me disent que je suis vieux !

Et ces enfants que je vois suivre
L'un après l'autre leurs aînés,
Pour gagner le pain qui fait vivre,
Et qui, se disant qu'ils sont nés
Pour le bien, à l'envi se tracent
Chacun son sentier vers le mieux ?
Ce sont mes cinquante ans qui passent
Et me disent que je suis vieux !

Là-bas, tel ou tel camarade
Dont les amis portent le deuil.
Riche ou pauvre, avec ou sans grade,
Qui ne franchira plus ce seuil
Tous ces disparus qui s'entassent
Jour après jour aux sombres lieux,
Ce sont mes soixante ans qui passent
Et me disent que je suis vieux !

Vieux, mes amis ? Non, pas encore
J'aime toujours la vérité !
Comme vous dont chacun l'honore,
J'aime toujours la liberté !
Que voulez-vous donc que me fassent
Les assauts du temps envieux ?
Et qu'importe que les ans passent
Et me disent que je suis vieux !

décembre 1888 et octobre 1896.

²⁴ Ce poème a donc été initialement rédigé par Paul Ch. Trocquemé à l'âge de 53 ans, et repris (sans doute pour rajouter une strophe) à 61 ans

À mes Jumeaux^{25*}



Paul et Jules Trocquemé vers 1880 (9 ans)

Tous deux dans la même heure et la même journée,
Quand vous vîntes au monde au déclin de l'année
Terrible, – car elle eut deux étés, celle-là,
Et d'un juillet à l'autre elle renouvela
Le spectacle odieux de la France envahie²⁶
Et par la main des siens déchirée²⁷ et trahie, –
Quand vous nous êtes nés, ô mes deux fils jumeaux,
Ma première pensée, au milieu de ses maux,
Fut que vous seriez prêts un jour pour sa défense²⁸ ;
Et depuis ce moment, veillant sur votre enfance,
Je n'eus d'autre pensée et n'eus d'autre dessein
Et votre mère aussi, comprimant dans son sein
Ses appréhensions, promit que son courage

²⁵ Le pasteur Trocquemé écrit ce poème pour les 18 ans de ses fils jumeaux Paul et Jules, nés en juillet 1871.

²⁶ La guerre franco-allemande avait débuté en juillet 1870 et, en juillet 1871,

²⁷ La commune de Paris, qui débuta en mars 1871 fut réprimée lors de la semaine sanglante, en mai 1871. Adolphe Thiers, qui avait signé le traité de paix le 10 mai 1871, et été à la tête de la répression de la commune, sera finalement élu président de la République le 31 août 1871.

²⁸ Le pasteur Trocquemé s'inscrit ici dans le thème de « la revanche »

Ne défailirait point devant ce saint ouvrage.
Ainsi nous avons fait : nous vous avons nourris
Dix-huit ans, de façon à vous rendre aguerris
Contre le froid, le chaud, pour que, forts et robustes,
Vous devinssiez pareils à ces jeunes arbustes
Qui, battus par les vents et souffrant leur rigueur,
N'en ont que plus de sève et que plus de vigueur.
Nous n'avons point pensé que la force et la taille
Pourtant fussent le tout, ou que dans la bataille
Il suffit d'être brave. Il faut encore savoir
Même dans la défaite, accomplir son devoir ;
Il faut à la bravoure unir la patience
Et se faire un refuge avec sa conscience
Contre le désespoir où sombre la vertu
Du soldat qui se voit, après s'être battu
En lion furieux, arracher la victoire.
Or, mes fils, on prétend qu'en toute son histoire,
Notre race gauloise eut l'esprit inconstant,
Trop prompt et trop léger pour être résistant.
Eh ! bien, quoique d'humeur elle reste rieuse,
Montrez que ses revers l'ont faite sérieuse,
Et que notre jeunesse, à l'intrépidité
Unit la discipline et la solidité.

Mais nous avons encore à vous donner des armes
Pour un autre combat, et si dans les alarmes
Où nous étions, alors que vos vagissements
Répondaient dans nos cœurs aux derniers grondements
Du canon, nous songions qu'un jour dans la carrière²⁹
Vous auriez à prouver votre vertu guerrière,
La raison nous disait que les bons citoyens
Pour servir la patrie ont de meilleurs moyens.
Leur labeur l'enrichit, rembellit, la décore,
Répare ses malheurs et lui permet encore,
Par leurs nobles talents ou leurs humbles travaux,
Dans les arts de la paix de vaincre leurs rivaux.
Par vos mains, mes enfants, elle sera servie
Comme si vous donniez pour elle votre vie.
Vous lui ferez honneur déjà par votre soin

²⁹ Ici au sens figuré de « cours de la vie »

Constant pour le travail dont Dieu fit un besoin
Pour que l'homme ici-bas s'élève et s'ennoblisse,
Non pour que l'intérêt l'abaisse et l'avilisse,
Et le fasse descendre à cette lâcheté
De trahir pour un gain l'austère probité.
Quoi qu'il arrive donc, gardez votre droiture,
Soyez francs et loyaux, haïssez l'imposture,
Montrant en même temps sur le sol étranger,
Que vous êtes soumis et savez vous ranger
A la règle prescrite, et qu'enfin si nous sommes
Nous, Français, les plus vifs et les plus gais des hommes,
Nous ne sommes point tous ce peuple turbulent,
Indocile et brouillon, dont l'unique talent
Est de changer toujours et de maître et de mode.
Au dedans tapageur, au dehors incommode,
Mobile, impatient de toute autorité.
En un mot n'aimant rien plus que la nouveauté.
Par votre vie honnête, et modeste et fidèle,
Honorez notre France et faites parler d'elle
Avec plus de respect : et que le monde, à voir
Ses enfants attachés au travail, au devoir,
Sache que malgré tout, la pauvre bafouée,
Naguère par sa faute à la honte vouée,
Instruite désormais par de cruels revers,
Peut marcher le front haut aux yeux de l'Univers,
Que, quoi qu'on en ait dit, la France n'est point morte,
Mais qu'elle est toujours grande, et qu'elle est toujours forte,
Elle que ses vainqueurs croyaient dans leur orgueil
Avoir anéantie et mise en son cercueil.

Et nous qui vous avons voués à sa défense,
Dès votre entrée au monde et durant votre enfance,
Heureux, même au sortir de désastres sans nom,
Et fiers de protester et de répondre non
Aux méchants pronostics des sinistres prophètes
Qui se réjouissaient au bruit de nos défaites,
Ah ! nous ne verrons point notre vœu démenti ;
Puisqu'une fois encore notre peuple est sorti
De la terrible épreuve, en gardant l'espérance
D'un avenir meilleur ; puisque de la souffrance
A surgi chez ses fils le généreux dessein

De la régénérer ; et puisque clans son sein
Il en est qui, voulant le bien de la patrie,
Sans peur, mais sans éclat et sans forfanterie,
Comme vous, mes enfants, dans leur cœur ont juré
De satisfaire ensemble à ce devoir sacré.

Saint Sulpice, 19 juillet 1889

Toast pour un mariage³⁰

Comme la plus belle personne,
Un poète ne peut aussi
Quoi donner ?... Eh bien ! il ne donne.
Que ce qu'il a. Donc, le voici :

Dût-elle être scandalisée
Par cette déclaration,
J'ai, pour la charmante épousée
Une très vieille affection.

Si vieille qu'il est difficile.
Qu'elle se reporte plus loin :
Presque une affection fossile,
Voire plus ancienne au besoin !

Je me reprends, car ma voisine.
Pourrait protester dans son for ;
Ne vous offensez pas, cousine
Allez, vous êtes jeune encor.

Pourtant, même avant sa naissance,
Votre fille eut mon amitié,
Moi-même de l'adolescence
Étant à peine à la moitié.

Une confession pareille
N'est point faite pour qu'un époux
Se mette la puce à l'oreille
Et de moi deviennent jaloux.

Mais bref, il était un village,
Dans ce village, une maison,
Dans cette maison, un ménage.
Que j'allais voir à la saison ;

J'entends la saison où l'on chôme,
Au collègue, où chaque écolier.
Dans les champs, à travers le chaume
Court et s'en donne à plein collier.
Dans cette nouvelle famille.

– Notez que voilà quarante ans, –
Jouaient deux garçons, points de filles
Et j'y passais quelques instants.
Et comme je suis, par nature,

Par les nombreux enfants porté,
Je voyais déjà la future
Et probable postérité.

J'aimais ceux qui venaient de naître
À ce foyer encore étroit,
Et ceux qui ne devaient paraître
Que plus tard et dans cet endroit.

Ainsi, quand vous êtes venue,
Hélène, pour me faire accueil,
Déjà, je vous avais connue,
Avant de franchir votre seuil.

Ayant toujours aimé les vôtres,
Et non, je puis dire, à demi,
Aussi bien que de tous les autres
J'étais d'avance votre ami.

Et puisqu'ici je vois un homme
Qui pour vous n'est plus étranger
Vite, au nombre de ceux qu'on nomme
Mes parents, je vais le ranger.

Et c'est pour cela qu'à la gare
Je viens de descendre, ayant mis
Le frac solennel, chose rare !
Pour vous fêter, mes chers amis.

Un poète donc, quoi qu'il fasse,
Ne peut donner que ce qu'il a :
Il faudra bien qu'on me le passe,
Et tout ce que j'ai, le voilà !

La Tremblade, 1er juillet 1891

³⁰ Le 1er juillet 1891, Hellena Evangeline Drancourt, née le 5 novembre 1858 (elle a donc 33 ans), fille de feu David Jonathan Drancourt instituteur à la Tremblade et de Damarisse Coppeaux, se marie à La Tremblade avec Pierre Abraham Heurtin, conducteur des ponts-et-chaussées. Le pasteur Paul Trocquemé, est témoin. David Drancourt est le cousin de Flore Drancourt, la mère du pasteur Trocquemé. Hellena est donc sa cousine issue de germain. Les vers du pasteur mentionnent qu'il fréquentait la famille il y a 40 ans, vers 1851.

Noces d'argent*



Suzanne Roberty vers 1890

Comme au premier jour l'automne décore ;
Le bois, et tout près le couchant colore
De ses feux mourants au bord du sentier
Les feuilles du chêne et du noisetier ;
Et moi, je me dis que je t'aime encore.
Qui veut que bientôt la lune déflore
Le rêve charmant fait à son aurore,
Et qu'il ne soit plus au dernier quartier
Comme au premier jour ?

Je me moque bien de cette pécore.
Qu'elle fasse donc en vrai météore,
Pour d'autres époux son vilain métier.
Mais je sens qu'à toi restant tout entier,
Après vingt-cinq ans, moi, je t'aime encore
Comme au premier jour.

Les Guillebeaux, 15 septembre 1891³¹

³¹ Ce poème de Paul Ch. Trocquemé pour son épouse, à l'occasion de leurs 25 ans de mariage, a été écrit aux Guillebeaux, lieu de résidence de la famille d'Édouard Pauvert (Source [Geneanet](#)), amis du couple Trocquemé.

La complainte des houx



Un garçon de chez nous
Landeriette,
Chercher parmi les houx
Fleurette.

– « Elle n'a point d'époux,
Landeriette,
Elle n'a point d'époux,
Fleurette. »

Trouva parmi les houx,
Landeriette,
Trouva parmi les houx,
Fleurette.

– « Alors me voulez-vous,
Landeriette,
Alors me voulez-vous
Fleurette ? »

– « Comment vous nommez-vous ?
Landeriette,
Comment vous nommez-vous ?
Fleurette. »

– « Elle n'a point de sous,
Landeriette,
Elle n'a point de sous
Fleurette. »

– « On m'appelle chez nous,
Landeriette,
On m'appelle chez nous,
Fleurette. »

– « Nous en avons chez nous
Landeriette,
Nous en avons chez nous,
Fleurette. »

– « Avez-vous mon époux,
Landeriette,
Avez-vous mon époux,
Fleurette ? »

– « À d'autres comptez-vous,
Landeriette,
À d'autre comptez-vous,
Fleurette. »

– « Non je n'aime que vous,
Landeriette,
Non je n'aime que vous,
Fleurette. »

– « Elle a peur d'un jaloux
Landeriette,
Elle a peur d'un jaloux,
Fleurette. »

– « J'aurais fiancé en vous,
Landeriette,
J'aurais fiancé en vous,
Fleurette. »

– « Ainsi fera pour vous,
Landeriette,
Ainsi fera pour vous,
Fleurette. »

– « Quand nous marierons-nous,
Landeriette,
Quand nous marierons-nous,
Fleurette ? »

– « Quand on voit sous les houx,
Landeriette,
Quand on voit sous les houx,
Fleurette. »

Elle n'eut point d'époux
Landeriette,
Elle n'eut point d'époux,
Fleurette.

Elle a pris une toux
Landeriette,
Elle a pris une toux,
Fleurette.

Elle dort sous les houx,
Landeriette,
Elle dort sous les houx,
Fleurette.

Le garçon de chez nous,
Landeriette,
À l'hôpital des fous,
Fleurette.

Se meurt d'amour pour vous,
Landeriette,
Se meurt d'amour pour vous
Fleurette.

Mais nous viendrons tretous,
Landeriette,
L'enterrer sous les houx,
Fleurette.

Il sera près de vous,
Landeriette,
Il sera près de vous,
Fleurette.

Saint-Sulpice, 21 juin 1893

Un baptême en 1724

Les deux époux sont là, dans la chambre bien close
Par crainte des voisins. N'est-ce pas une chose
Terrible, dites-moi, qu'il faille se cacher
Quand vous vient un enfant et serait-ce pêcher
Que de le mettre au monde ? Et pourquoi son entrée
En cette humble maison, si longtemps désirée,
Au lieu de l'allégresse y met-elle le deuil,
Tout comme si la mort avait touché le seuil ?

« Ordre du roi. Ce jour de mai le quatorzième³²,
Par la grâce de Dieu, nous Louis le quinzième,
Roi de France et de Navarre, à tous faisons savoir
Qu'il est enjoint à ceux dit réformés d'avoir
Et dès le susdit jour de la présente année,
À porter leur enfant, dans la même journée
Qui suivra la naissance, à l'église du lieu
Pour recevoir l'eau sainte en présence de Dieu,
Et pour être, selon la règle apostolique,
Élevés dans la foi romaine et catholique.
Tel est notre plaisir. »
À tous les coins du bourg
L'Édit est publié par la voix du tambour.

Les deux pauvres époux sont là, depuis la veille
Tristes et combattus. Toujours à leur oreille
Retentit comme un glas funèbre : « Ordre du Roi. »
Pour leur cœur angoissé, que de honte et d'effroi !
C'est leur premier enfant, l'aube de la famille,
Il faudra donc la voie, la loi le veut ainsi,
Le couple lisait trop et le comprend aussi,
Il faudra donc la voie, offerte et consacrée,
Au mépris de leur foi, dans l'église exécrée ?
Que faire ? Est-il possible encore d'échapper

³² Une « loi générale contre l'hérésie » fut proclamée par Louis XV, le 14 mai 1724. Elle stipule en particulier que « Seront condamnés : les prêcheurs à la peine de mort, leurs complices à la prison à vie, les femmes à être rasées et emprisonnées à vie. Confiscation des biens : les parents qui négligeront de faire baptiser leurs enfants sous les 24 heures, de veiller à ce qu'ils aillent régulièrement au catéchisme et à l'école, à des amendes du montant atteint par l'ensemble des infractions, même à des peines plus sévères ». (Source [Wikipedia](#)). Cette date explique le titre du poème.

À l'affreuse ordonnance et comment la tromper ?

Ils espèrent toujours quelle est leur espérance ?
On leur dit qu'un ministre et de retour en France,
Qu'il a tenu tout près, dans les îles d'Arvert³³,
Un prêche clandestin ; qu'il n'est point découvert
Et qu'on l'aura peut-être ici : que la nouvelle
En est venue hier par un homme fidèle.
Si cela n'est point faut, alors on le prierait
De baptiser l'enfant, et puis quand il faudrait
La porter à l'église, elle aurait le baptême
Du ministre, et pour eux que ferait l'anathème
Du prêtre fanatique, et le nom d'adoués³⁴
Donné sur le registre à des parents voués
À l'opprobre, et le nom pour elle de bâtarde ?
Sont-ils pas mariés ?

Et le couple retarde

Le moment du départ pour l'église. « Aujourd'hui
N'est point passé ! Ce soir, quand la lune aura lui
Sur le toit de la grange, eh bien ! a dit la femme,
Nous nous résignerons à cette chose infâme.
Alors, puisqu'il le faut, on l'ira baptiser.
Jusque-là, laissez-moi laissez-moi la baiser ! »
Mais c'est trop. Sous l'effort du chagrin, défaillante,
Elle cède un moment, cette mère vaillante,
Et, vaincue à la fin, tombe sur l'oreiller,
Étouffant ses sanglots, pour ne point réveiller
Son enfant.

Lors l'aïeul, de la chambre prochaine
S'avance. C'est un vieux, robuste comme un chêne,
Ridé, mais droit encor. Il a beaucoup pâti
Pour la religion, et si l'on est sorti
Sain et sauf, c'est miracle. Il a risqué sa tête
En logeant un ministre, et puis, dans la tempête,
Il l'a sauvé de mort. Il a fait la prison
Pour avoir lu la Bible un soir dans sa maison

³³ La presqu'île d'Arvert est située dans la partie nord-ouest du Royannais

³⁴ En Saintonge, se dit en parlant d'un homme et d'une femme « Qui vit maritalement sans être marié. Ils ne sont qu'adoués. (Littré) »

C'est un bon. Et pourtant jadis il crut comprendre,
– Peut-être a-t-il eu tort – qu'un homme doit se rendre
À la plus dure loi.

« Mes enfants, leur dit-il,
Il n'est pour échapper aucun moyen subtil.
Vous vous refuseriez à l'offrir en baptême,
Que le prêtre, bien sûr, le ferait tout de même.
Au couvent voulez-vous la laisser élever ?
Prenez le seul moyen de vous la conservez
Portez-la. Dans la nuit du vingt-trois de septembre
Mil sept deux, mon fils, dans cette même chambre,
– Les temps étaient aussi bien tristes, – j'ai cédé,
Après quelle bataille en moi ! J'ai décidé
D'obéir. Ah ! c'est dur, enfin, qu'on abandonne
Et son champ et son fils. Que Dieu me le pardonne !
Mais il sait, il sait bien pourquoi je n'ai point fui :
En me sacrifiant, je te gardais pour lui. »
La sage femme attend.

La mère se redresse :
Elle veut habiller sa fille. Une caresse,
Une épingle, un sourire... Elle change l'enfant.
« Sans doute il ne faut rien qui soit trop triomphant :
Je n'en ai point le cœur pour elle, la pauvre !
Seulement, n'est-ce pas ? qu'on la trouve proprette.
Attendez : au bonnet je mets un ruban noir,
Les voisins n'y verront pas grand-chose le soir.
C'est mon deuil. À présent, allez au presbytère
Du curé recevoir l'acte du baptistère.
Mais, Jacques, tu le sais mon homme, au demeurant
Dit-elle à son mari qu'il écoute en pleurant,
Notre fille sera protestante. »

On l'emporte
À l'église du bourg depuis longtemps la porte
S'ouvre matin et soir : le curé de l'endroit
Déjà ne chômaît guère et son registre étroit
Ne lui suffisait point. Après l'Édit, le prêtre
S'attend encore plus à voir enfin paraître
Cet enfant nouveau-né. L'ancien ne faisait pas
Six baptêmes dans l'an. : il en rageait tout bas.
Lui n'en aura que trop.

La voilà baptisée

Mais n'est-ce point misère et n'est-ce point risée,
Ainsi que moi vous tout en tous en êtes ébahis,
Qu'au pays du bon sens nous fussions tant haïs
Qu'on nous ait fait un jour subir des lois pareilles
On en peut croire encore ses yeux ni ses oreilles.

Du moins ces choses-là ne sont plus de saison.
La France a retrouvé maintenant la raison.

Saint Sulpice, 15 juin 1893

C'est comme ça

Quand on ne voyait sur la terre
Que de l'eau, curieux mystère !
Comment le monde commença ?
– C'est comme ça.

D'abord de pauvres molécules,
Firent de petits monticules,
Et le continent s'annonça :
– C'est comme ça.

Et puis, la plante primitive,
Encore sans racines chétives,
De sortir de l'eau s'efforça,
– C'est comme ça.

Et puis, chaque bête aquatique,
Un peu terrestre, à l'art nautique,
Pour se trouver mieux renonça :
– C'est comme ça.

Et puis, l'oiseau, fier de son aile,
À son tour de l'eau maternelle
Dans l'azur du ciel s'élança :
– C'est comme ça.

Et puis, après un intermède,
Le mammifère quadrupède
Avec l'onde aussi divorça :
– C'est comme ça.

Et puis, le singe, homme ni bête
En haut la queue, en bas à la tête,
Dans les arbres se balança :
– C'est comme ça.

Enfin, Adam, notre grand-père,
Pour un sort encor plus prospère,
Droit sur ses deux pieds s'avança :
– C'est comme ça.

Sitôt que l'on fit de l'histoire
La chose parut bien notoire ;
Mains professeur le prononça :
– C'est comme ça.

Quoi que je ne sois point capable
Peut-être bien est-ce probable :
Si la nature s'agença,
– C'est comme ça.

Quand on ne voyait sur la terre
Que de l'eau curieux mystère !
Comment le monde commença ?
– C'est comme ça.

Saint-Sulpice, 2 juillet 1893

Sur la tombe de Pellissier^{35*}

Serait-ce qu'il nous reste
De toi ? Tes amis disent non.
C'est vrai : ce monument modeste,
Pour ceux qui rêvèrent ton nom,
N'est que le périssable emblème
De leur immortel souvenir.
Mais toi, notre apôtre, toi-même,
Oh ! qui penserait te tenir
Dans les pierres d'un mausolée ?
Tu n'es point tout sous ce granit :
Ta grande âme s'est envolée
D'un coup d'aile jusqu'au zénith.
Ainsi qu'en sa vaste envergure
L'aigle, soudain prenant l'essor,
Contemple de loin la figure
Du monde, et que, des rayons d'or
Mirés par la neige éternelle,
Sans qu'elle faiblisse un moment,
Sa victorieuse prunelle
Supporte l'éblouissement ;
Ainsi ton œil dans la lumière
Se baigne, et tu nous vois d'en haut
Dans la bataille coutumière
Donner et recevoir l'assaut,
Nous que, sur ta trace suivie,
Le devoir retient ici-bas,
Et que l'exemple de ta vie
Excite à de nouveaux combats.
Je ne crois pas que l'âme sorte
Du corps qui la tient en prison,
Pour joindre une inerte cohorte
De saints toujours en oraison,
Sans que ce monde et ses tumultes
Émeuvent leur placidité.
Sans doute, à l'abri des insultes
De l'humaine méchanceté,
Pour vous, les martyrs, les prophètes,
L'aube de la victoire a lui,
Et, dans les efforts que vous faites
Afin d'être dignes de lui,
Ayant pour soutien la présence
Et l'encouragement de Dieu,
Tandis que notre insuffisance
Nous désespère en ce bas lieu,

Vous pouvez oublier la terre
Où nous conquérons pas à pas
Une parcelle du mystère.
Mais non, vous ne l'oubliez pas,
Ni les appels, ni les alarmes,
Lorsque dans le camp endormi
La sentinelle crie : « Aux armes
Aux armes, voici l'ennemi ! »
Pourquoi nous dire qu'une joie
Égoïste soit votre lot,
Qu'en vain la terre vous envoie
Le bruit d'un pleur ou d'un sanglot ?
Non, vous n'êtes pas insensibles
À nos revers, à nos douleurs,
Comme des êtres impassibles
Qui ne connaîtraient plus les pleurs.
Si ce n'est à présent les vôtres,
– Où vous êtes ils sont séchés, –
Du moins ceux que versent les autres,
Par le mal toujours empêchés,
Ah ! Vous les ressentez encore,
Quand jusqu'à vous du firmament
L'écho lugubrement sonore
Porte notre gémissement.
D'ailleurs, vous-mêmes, de la lice
Contents d'avoir touché le but,
N'êtes-vous plus une milice,
Et votre arme est-elle au rebut ?
Pourquoi, quand le Père travaille
Dans sa constante activité,
Les enfants croiraient-ils qu'il faille
Répondre par l'oisiveté ?
Pourquoi dire qu'avec la harpe
Sans cesse vous chantez en chœur,
Ayant déjà reçu l'écharpe
Que l'on ne donne qu'au vainqueur ?
Non : libres enfin de nos chutes,
Libres de nos dangers présents,
D'autres labeurs et d'autres luttes
Le ciel ne vous rend point exempts.
Si vous avez détruit l'obstacle
Du mal, et qu'il n'en soit plus rien,
Dans votre nouvel habitacle
Il reste à conquérir le bien ;

³⁵ Il pourrait s'agir de Charles Pellissier (1810-1871), pasteur à Bordeaux (voir sa biographie sur [Gallica](#))

Et pour que son règne se fonde,
Ce n'est guère d'avoir vécu
Une vie en ce pauvre monde.
Aussitôt l'ennemi vaincu,
Sans vous laisser reprendre haleine,
Se dresse l'idéal rêvé ;
Et maintenant, l'ouvrage à peine
S'ébauche ; il n'est point achevé.
Si haut que votre âme s'exalte
Ce n'est qu'une étape, une halte ;
Ce n'est pas la perfection.
Il n'est point temps que l'on s'arrête
Dans la course où Dieu vous soumet ;
Avant d'avoir atteint la crête
Et touché le dernier sommet,
Nul n'a le droit d'être à rien faire
Et de s'asseoir aux carrefours :
D'astre en astre, de sphère en sphère,
Il faut monter toujours, toujours ...
Du moins je le crois ; mais que fais-je
De dire qu'il en soit ainsi,
Et ce que vous êtes, qu'en sais-je ?
Je puis bien me tromper aussi.
Pourtant – ah ! que Dieu me pardonne
Si j'interprète ses desseins,
Et si mon esprit s'abandonne
A demander trop de ses saints, –
Pourtant, il semble que lui-même
Ne leur permet point le repos,
Et que ce n'est pas un blasphème
De l'interdire à nos héros.
Alors, et quand il vous regarde
Nous précéder dans le chemin,
Si vous êtes notre avant-garde
Vous pouvez nous donner la main,
À nous qui marchons en arrière
Souvent fléchissant nos genoux,
Et nos aînés dans la carrière,
Vous restez encore avec nous.
Alors, toi, notre capitaine,
Nous te voyons comme autrefois

Secouer ta tête hautaine ;
Nous entendons ta grande voix
Crier aux combattants : « Courage !
Un soldat ne doit point trembler ;
C'est quand l'adversaire fait rage
De vigueur qu'il faut redoubler ! »
Ou bien, de la mer bondissante
Les forçant à braver les flots,
Nous entendons ta voix puissante
Crier encore aux matelots :
« Hardi ! la peur, l'effroi stupide
Aux valeureux sont malséants ;
Courage ! au nageur intrépide
Il faut les vastes océans !... »
Ainsi nous parlent nos prophètes,
À nous, leurs faibles héritiers :
Aux belles choses qu'ils ont faites
Ils se donnèrent tout entiers.
C'est qu'ils étaient de forte race,
De celle de ces hommes vaillants,
De ces héros de qui la trace
Fait honte à nos pieds défaillants.
Mais, quand ils nous donnent l'exemple
Et nous appellent sur leurs pas,
Sous l'œil de Dieu qui nous contemple,
Dites, ne les suivrons-nous pas ?
Or donc, en avant, frères d'armes,
En avant ! en avant ! allons !
Arrière les lâches alarmes
Et ne soyons pas des félons !
Point de repos, point de paresse :
Raffermissons nos bras tremblants
A l'assaut de la forteresse !
Elle appartient aux violents.
Luttons jusqu'à l'heure dernière,
Luttons avec le même cœur :
Nous y planterons la bannière
De Jésus-Christ, le grand vainqueur !

Royan, mars 1894

À nos femmes

Pourquoi nous dit-on qu'un prêtre
Mieux qu'un pasteur est armé,
Qu'il est plus ce qu'il doit être
Parce qu'il n'a pas aimé ?
Et qu'étant célibataire
Il s'interdit tout moyen
De s'attacher à la terre ?
Ni père ni citoyen,
Est-ce l'idéal de l'homme ?
Sans patrie et sans foyer,
Cela vaut-il mieux en somme ?
Et quel en est le loyer ?
Il est clair : le cœur se ferme
À maint élan de bonté ;
Il reste sourd comme un terme
Aux cris de l'humanité.
« Oui mais la femme accapare
L'époux : adieu dévouement
Une fois qu'elle s'empare
De lui ! » Je dis seulement,
Étant poli, qu'on se trompe.
Il faut que de son pouvoir
Le charme après tout se rompe,
Lorsqu'apparaît le devoir.
Si l'on prétend qu'un collègue
Dans son trou reste bien quoi,
Refusant qu'on le délègue
Ici pour n'importe quoi ;
Quant à sa femme, je nie
Qu'elle soit rien en cela ;
Tous deux on le calomnie :
La preuve, c'est qu'il est là.
Je suis sûr que son épouse
Ne l'en a point empêché ;
Elle serait bien jalouse :
Elle eût gravement péché.
Notre femme, – est-ce un miracle,
Dites, qu'on la trouve ainsi,
Quand on ne suit d'autres oracles
Que le cœur ? – ah ! Dieu merci,
N'est point tant d'humeur despote
Qu'elle tienne son mari
Cloué près de la popote.
Non : sans inutile cri,
Et sans déluge de larmes,
– Même dût-il affronter
La mort, – cachant ses alarmes,

Au lieu de l'en écarter,
Elle dit, mot digne d'elle !,
Quoi ? « Va, cours, vole... et reviens ! »
Non : forte autant que fidèle,
S'oubliant, elle et les siens,
Malgré la peine éprouvée,
Elle dit, tout bas, tout bas :
« J'élèverais la couvée,
Si tu ne revenais pas. »
Elle n'est point une entrave,
Laissez-moi dire un crampon.
D'ailleurs, quand un homme est brave,
Aurait-il plus d'un poupon,
Il méprise bactéries
De typhus, de choléra,
Fièvre dengue, diphtérie,
Variole et caetera.
Au contraire, s'il est lâche,
Ne risquât-il que sa peau,
Dans sa panique il vous lâche
Au plus vite son troupeau.
Eh bien. Donc, qu'on le concède,
Pour nous la femme n'est point
Un obstacle, elle est une aide.
J'arrive à mon second point.

Lorsque le pasteur est triste,
Supposons que son effort
Laisse le cœur égoïste,
Rancunier, méchant et mort
À toute noble pensée,
Et que, restant sans écho,
La parole dispensée
Aboutir au statu quo ;
Qui le soutient, le relève,
Disant qu'il a commencé,
Qu'il est bon qu'un autre achève ;
Que du champ ensemencé
S'il ne voit poindre que l'herbe,
C'est après tout par ses soins
Que plus tard la belle gerbe
Ne s'en ne montrera pas moins ;
Qu'on ne fait rien pour soi-même
Et que, si parfois l'honneur
N'est point pour cela qui sème
Mais bien pour le moissonneur,
Le premier a le mérite

D'avoir défoncé le sol,
 Qu'il ne faut point qu'il s'irrite
 Comme victime d'un vol ?
 C'est sa femme. Et quand le père,
 Bien qu'il sache aller au fond
 Des cœurs, du moins je l'espère,
 Beaucoup mieux que ne le font
 Ceux qui n'ont pas l'angoisse
 De craindre pour l'être aimé,
 En parcourant la paroisse
 Quelquefois restent fermés
 Devant des chagrins qu'un homme
 Ne peut sentir qu'à demi,
 Devant des douleurs qu'on nomme
 À peine à l'intime ami,
 Qui saura dire à cette âme
 Ce qu'il faut, et lui verser
 Le réconfortant dictame³⁶?
 Et qui saura mieux panser,
 D'une main légère et sûre,
 Le mal qui se cache en vain ;
 Sur la secrète blessure
 Répandre l'huile et le vin ?
 Enfin, qui saura comprendre
 Cette âme qui souffre ainsi,
 Et la guérir et lui rendre
 La paix ? – C'est la femme aussi.

Ce n'est point tout son office :
 D'un courage ferme et haut,
 Elle fait le sacrifice
 De ses enfants, s'il le faut.
 Quand le pays les réclame
 Et que gronde le canon,
 C'est elle qui les enflamme
 Et la première, dit : « Non,
 Ne crois point que je retienne
 Ceux que Dieu nous a donnés.
 Mon espérance et la tienne,

N'est-ce pas ? quand ils sont nés,
 Fut qu'ils auraient l'âme fière
 Et que, jamais défaillants,
 Ils seraient dans la carrière³⁷
 Parmi les hommes vaillants. »
 Et le mari qui l'écoute
 Est maître aussi de son cœur ;
 De la crainte qu'il redoute
 Il sort doublement vainqueur.
 J'en sais un, – dois-je le taire
 Et suis-je indiscret ? Ma foi !
 Mettons, pour plus de mystère,
 Que c'est un autre que moi. –
 Donc un matin de dimanche,
 Après la guerre et les maux,
 Quand on parlait de revanche,
 Il lui vint deux fils jumeaux³⁸.
 Excusez son imprudence
 S'il en est trop glorieux,
 Jamais sans outrecuidance,
 Jamais il ne prêcha mieux.
 Songez ! La France meurtrie
 Espérait des défenseurs :
 Deux soldats pour la patrie
 Grandiraient près de leurs sœurs.

Ainsi donc, du mariage
 Sachons courir l'aléa !
 Mais, sans plus de verbiage,
 En troisième alinéa,
 Et pour que cette folie
 N'aille plus loin que raison,
 Voici de mon homélie
 La brève péroraison³⁹.

Lorsque l'on nous montre Hercule
 Armé d'innocence ciseaux,
 Qui, d'une main ridicule
 Faisait tourner les fuseaux⁴⁰

³⁶ (*Figuré et littéraire*) Adoucissement, consolation des souffrances morales.

³⁷ Ici au sens figuré de « cours de la vie »

³⁸ Le pasteur Paul Ch. Trocquemé parle bien évidemment ici de lui, et de ses deux fils jumeaux Paul et Pierre Trocquemé, né en 1871, après leurs deux sœurs aînées Louise et Marguerite.

³⁹ (*Rhétorique*) Conclusion d'un discours d'apparat, d'un sermon.

⁴⁰ Dans la mythologie grecque, Hercule, pour se purifier d'un meurtre qu'il a commis, accepte de se soumettre à la reine Omphale. Dans une inversion des rôles, le héros viril effectue alors des tâches « féminines ». L'iconographie classique le montre souvent filant la laine avec un fuseau.

Que veut dire cette fable ?
Pour les Grecs, déjà Gaulois,
Sans doute qu'un sexe affable
Sait nous soumettre à ses lois,
Que du héros qu'il enchaîne
L'amour reste triomphant,
Et, fût-il dur comme un chêne,
Le rend doux comme un enfant.
Oui, mais as à ce vieil emblème
Je trouve un sens sérieux :
Et c'est que l'homme en soi-même,
Par un don mystérieux,
D'un homme, n'a que l'écorce
Et doit pour être complet,
Réunir tendresse et force ;
Que la vie est un couplet
Que l'on chante dans le drame
Où chacun, avec sa voix,
Unit son âme à l'autre âme,
La femme et l'homme à la fois
En duo faisant entendre,
Pour varier le ton,
Le soprano doux et tendre
Et le grave baryton.

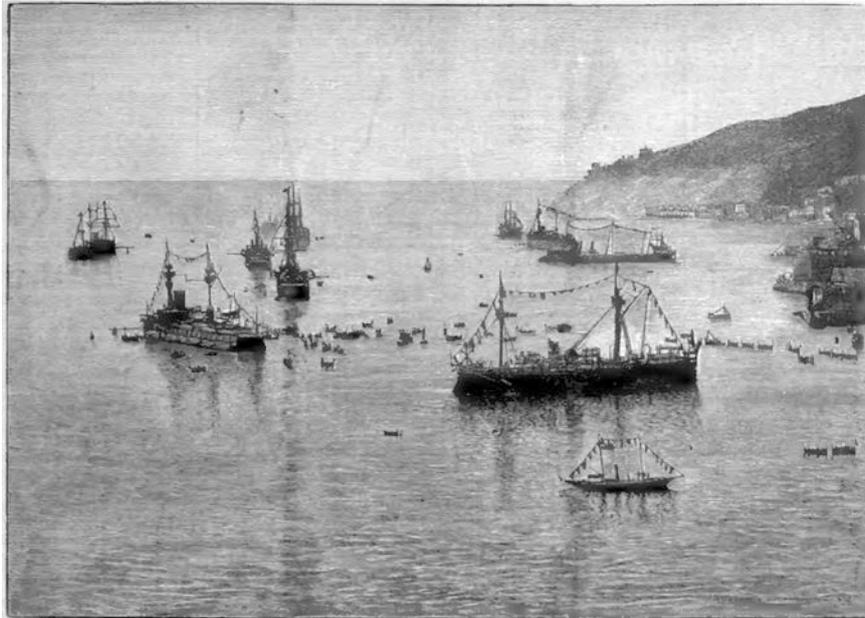
Mais pour laisser la musique
Où je n'entends presque rien,
Avec la métaphysique
Que je ne comprends pas bien,
Je crois qu'il vaut mieux me taire
Dans la peur d'avoir été
Comme le ver solitaire,
Long et plat ; extrémité
Qu'il fallait fuir, mais sans être
Pourtant si je le pouvais
Comme les jours de l'ancêtre
D'Israël, – courts et mauvais –⁴¹

Saint Sulpice, 7 juin 1894

⁴¹ Genèse 47:9 - Jacob répondit à Pharaon : « Les jours des années de mes pèlerinages sont cent trente ans ; les jours des années de ma vie ont

été courts et mauvais, et n'ont point atteint les jours des années de la vie de mes pères, du temps de leurs pèlerinages. »

À l'escadre du Nord



L'escadre du croiseur Suffren, ici en rade de Villefranche en 1890 (Source [L'illustrazione Italiana 1890 n° 19](#))

Qu'elle doit être belle, en ordre de bataille⁴²
S'avançaient ! Le navire-amiral, escorté
De ses croiseurs, égaux par la force et la taille,
Les domine pourtant. Au-dessus d'eux porter,
Il est toujours le chef à qui l'obéissance
Se doit, comme à celui dont le commandement
S'inspire de sagesse autant que de puissance.
Mais elle ne fait point la guerre en ce moment :
Ceux que nous attendions sur nos paisibles côtes,
Nés sur le même sol, soumis aux mêmes lois,
Nos frères, c'est tout dire, encor plus que nos hôtes,
Enfant du même sang, pour nous, les vieux Gaulois,
Dites, ne sont-ils pas la plus ferme espérance
De ce que nous avons, après Dieu, de plus cher ?
Dites, ne sont-ils pas le salut de la France
Vivante, os de nos et chair de notre chair ?

⁴² L'escadre du Nord, composée de 16 navires dont le croiseur Suffren, mouilla en rade de Royan entre le 22 et le 28 août 1894 (L'Indépendant de la Charente-Inférieure, 30 août 1894 ([Retronews](#)))

On dit que les Français n'aiment point leur patrie
Comme il devraient l'aimer, ne l'aiment que pour eux ;
Que leur culte, après tout, n'est qu'une idolâtrie
Pour un autre idéal dont ils sont amoureux ;
Qu'ils font d'elle on ne sait quelle vague figure
De grandeur et de gloire et, quand elle est en deuil,
Qu'ils ne sont offensés que de leur propre injure,
Se sentant seulement touchés dans leur orgueil
Enfin, qu'ils ne sont point membres d'une famille,
D'un corps vivant, réel, où l'on met en commun
La peine et le plaisir, où le fils et la fille,
Où le frère et la sœur, où chacun pour chacun
Souffre ou se réjouit, selon que la fortune
Est heureuse ou contraire. Oh ! que l'on pense ainsi
De nous, de notre peuple, oui cela m'importune,
Et ne puis me taire, et je proteste ici.
Faisons justice donc de cette calomnie !
Que la France ne soit qu'un fantôme et qu'un nom,
Que nous l'aimions point comme il faut, je le nie
Et de tout ce que j'ai de force, je dis non !

Eh ! quelle nation jamais, plus que la nôtre,
– Elle n'en reçu point toujours un bon loyer, –
Non seulement souffrit des souffrances d'une autre,
Sur les maux du prochain, prompt à s'apitoyer,
Mais surtout ressentit, quand elle fut blessée
Dans l'un de ses membres vifs de son corps succombant,
Le coup qui l'a frappé? Ne fût-elle froissée
Que dans son amour-propre et sa gloire en tombant ?
Ah ! si quelqu'un peut-être, avec indifférence
Pourrait hausser l'épaule en parlant de l'honneur,
Eh bien ! tant pis pour lui ! Mais elle a ce bonheur
Ou ce malheur, dit-on, d'être toujours sensible
À cette folle idée.

Il est vrai cependant
Qu'on ne l'accuse point d'assister impassible
À ces autres déchets, car, en le défendant
Ce bien, et si chacun y trouve un avantage,
Elle défend aussi le bien de la maison,
Jalouse de garder tout entier l'héritage
Qu'on voudrait lui ravir par force ou trahison.
Quand on crut l'accabler et la mettre en un gouffre

De misère et de honte, elle fit assez voir
Que lorsqu'un membre souffre, aussi le corps en souffre,
Et ceux qui l'aimaient bien firent tous leur devoir ;
Et ce qu'elle pleura, que sans cesse elle pleure,
Et donc elle ne peut se distraire un seul jour,
Traînant jusqu'à présent son deuil heure par heure,
Fut un objet d'orgueil, sans doute, mais d'amour.
Voyez, naguère aussi, comment dans ces entrailles
La France fut atteinte ! Il fut bien apparent
Que la grande famille allait aux funérailles
Non d'un maître ou d'un chef, mais plutôt d'un parent.
Nous brûlions, si jamais nous l'avions oublié,
Et montré de quels nœuds, par le sang et par l'âme
Le Français au Français, l'homme à l'homme, est lié.

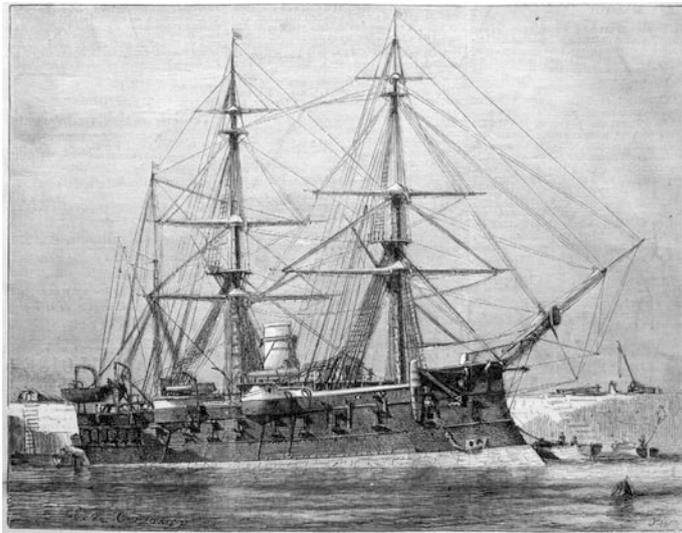
Mais nous ne devons point troubler ce jour de fête
Par des reproches vains et des cris superflus :
Les tristes visions de deuil et de défaite
Qui nous hantent toujours, ne les évoquons plus !
Sans doute, quoi qu'on fasse, on ne peut s'en défendre
Car nous vous sentons là tout près, monstre d'airain
Sans doute, malgré nous, quand nous vîmes fendre
De vos durs éperons l'azur du flot marin,
C'était bien de massacre, hélas ! et de ruine
Que vous parliez d'abord ; et lorsqu'en tapinois
Le torpilleur rampait, le dos sous la bruine,
Et se glissait sans bruit, cauteleux et sournois,
Nous songions qu'en ses flancs c'est la mort qu'il recèle
Pour l'adversaire atteint avant d'être averti,
Et que du feu caché la première étincelle
Marquerait le trépas d'un navire englouti.
Mais à présent du moins vous n'avez plus de haine
Et le roulement sourd qui gronde en votre sein,
Où la vapeur émue attend qu'on la déchaîne,
N'est point à l'avant-coureur d'un horrible dessein.
Vous venez en visite amicale, et la flamme
Que vomit aujourd'hui l'inoffensif sabord,
Pour la foule sans peur dont le vivat l'acclame,
Est un signe de joie et de paix, non de mort.
Taisez-vous cependant ! Rien ne vous en empêche,
Majestueux croiseur, agiles avisos

À qui le commandant confiera la Dépêche,
Ainsi que l'on faisait naguère à ces oiseaux,
Rapides messagers qui portaient sous leurs ailes
À Paris attendant qu'on vint le secourir⁴³,
La nouvelle d'un faible avantage, et par elle
L'ordre désespéré de vaincre ou de mourir.
Fermez les mantelets sur vos bouches béantes !
L'heure de les rouvrir sans doute est encore loin ;
Laissez dormir la foudre au fond des tours géantes !
D'en entendre le bruit nous n'avons pas besoin ;
Ou ne la faites voir que dans ses jeux nocturnes,
Lorsque son éventail de lumière dans l'air
Éteint presque l'éclat des astres taciturnes,
Éblouissant nos yeux comme fait un éclair.
Et vous de qui la voix a la main vigilante
Ordonne d'en tenir la force au bon degré,
Lorsque la nef, tantôt impétueuse ou lente,
Ou bondi, ou recule, ou stoppe à votre gré,
Vous pouvez sans remords, et bien qu'il vous en coûte
De laisser, – il le faut, – le service de quart
Là-bas, l'œil aux aguets et l'oreille à l'écoute,
Vous pouvez admirer les chefs-d'œuvre de l'an,
Car vous en êtes sûrs, sans cesse un homme veille
Au salut du vaisseau, de nuit comme de jour ;
Il est fidèle au poste et ce serait merveille
Qu'il fut pris en défaut, et qu'il manquât son tour.
Oui, mais votre venue, hélas, n'est que trêve
Bien courte pour nous tous, un instant de loisirs
Qui, trop vite écoulé, passera comme un rêve.
Il est un temps pour tout : un temps pour le plaisir,
Un temps pour le devoir. Par la côte bretonne
Vous partirez demain, à notre grand regret,
Et recommencerez le labeur monotone.
Pourtant, si l'un de vous à l'affût du secret
De quelque engin nouveau, pâissant sur un livre
Dans la cabine étroite, à la lampe du soir,
Trouvez par ses calculs le moyen qui nous livre
Le sort d'une bataille, et que pût se rasseoir
Enfin notre pays, mais sans que la bravoure

⁴³ Allusion au siège de Paris en 1870

Cédât à la science, étant pour nous certains
Que ce qu'il prise encore, et que ce qu'il savoure
Dans la victoire, c'est l'honneur, non le butin !...
Assez, assez parlé de meurtre, de ravages,
De combats, de vaisseaux dans les flots abîmés !
Bientôt, vous reprendrez la mer, et nos rivages,
Pendant trop peu de temps par la joie animés,
Se retrouvant veufs de notre belle escadre,
Que de longtemps peut-être ils ne reverront plus.
Ah ! qu'elle faisait bien, n'est-ce pas ?, dans ce cadre
Fait à son trait. Elle que nous nous sommes complus
À l'admirer !... Pourtant, allez, puisque c'est l'ordre !
Seulement sachez bien que nous suivrons du cœur
Vos efforts, vos travaux, et que, sans en démordre,
Notre peuple prétend, ou défait ou vainqueur,
Redevenir plus tard ce qu'il était naguère,
Et que nous donnerons notre or et notre sang,
Suivant que le demande ou la paix ou la guerre,
Pour qu'il retrouve un jour sa puissance et son rang.

Royan, 29 août 1894



Croiseur Suffren, 1873⁴⁴

⁴⁴ Mis en chantier en 1866, le premier Suffren à vapeur fut construit à Cherbourg, sur les plans de Dupuy de Lome. Il fut lancé le 26 octobre 1870 et achevé 5 ans plus tard. Ce bâtiment, caractéristique de la transition entre la propulsion à voile et l'utilisation de la vapeur, fournit une longue carrière, plutôt pacifique, dans les escadres du Nord et de la Méditerranée. Il déplaçait 7500 tonnes. L'artillerie principale était constitué de quatre 27, quatre 24 sur les gaillards et en batterie six 14cm. Il fut désarmé en 1896, deux ans après avoir été célébré par ce poème.

Pour mes amis *

Pourquoi dire que sur la terre
On ne rencontre d'amis,
Qu'il faut y vivre solitaire
Dans le coin où Dieu nous a mis ?
Ce n'est pas vrai : lorsque je songe
À ceux qui m'ont tendu la main,
Je proteste que c'est un mensonge
Et que, sur mon triste chemin,
À moi leur âme s'est offerte
Dans la sympathique pitié,
Mettant sur ma blessure ouverte
Le baume de leur amitié.

Si nous pensions quand nos alarmes
Nous n'avons où nous appuyer,
Et que, si nous versons des larmes,
Nul n'est là pour les essuyer ;
Que chaque homme est un égoïste
Tout entier à ses propres pleurs,
Dont le cœur jamais ne s'attriste
Sur les étrangères douleurs ;
Qu'en vain, pour qu'il nous reconforte,
Nous cherchons le secours d'un bras,
La bonté chez tous étant morte,
Nous ne serions que des ingrats.

Peut-être bien celui qui souffre
Avec moi, partagent mon deuil,
À son tour a-t-il vu le gouffre,
Quand la mort a touché son seuil,
Emporter son fils ou sa fille,
En lui rappelant le passé,
Le vide fait dans sa famille,
Par le temps à peine effacé,
Se ravive la plaie ancienne,
Mal refermée, et c'est ainsi
Que ma douleur devient la sienne
Et qu'il peut la comprendre aussi.

Qu'importe ! Aisément je pardonne
Que tout d'abord à ces regrets
Son cœur un instant s'abandonne
Et ne viennent vers moi qu'après ;
Car il est dans notre nature
Qu'un heureux ne sente pas bien
Les maux d'une autre créature.
Mais alors, dites, n'est ce rien
Qu'il ne songe plus à lui-même,
Eût-il passé par ce détour
Avant de me montrer qu'il m'aime
Pour ce qu'il a souffert un jour ?

Ah ! Serait-il vrai que chacune
Des douleurs de l'humanité
Ne fût, qu'en devenant commune,
Un lien de fraternité,
C'est beaucoup et je m'en contente,
Et, sans reproches superflus,
Cela suffit à mon attente.
Je ne demande rien de plus.
Béni soit le cœur assez large
Pour me donner le verre d'eau
Qui m'aide à supporter ma charge,
Lui qui fléchit sous son fardeau !

De sa bonté pourquoi voudrais-je
Éprouver un plus grand effet ?
Et même, en mon besoin, devrais-je
Attendre plus que je n'ai fait,
Moi, parfois encore incapable
Pour d'autres de trouver l'accent
Qui relève, et presque coupable,
Bien que seulement impuissant,
Avant que la même souffrance
N'eût appris à sentir la leur,
À leur enseigner l'espérance
Puisée en mon propre malheur ?

D'une apparente sécheresse
Que de fois je m'en suis voulu,
Désireux, pour chaque détresse
De parler comme il eût fallu !
De ne l'avoir que devinée,
Hélas ! je gémissais tout bas.
À présent mon âme affinée
Peut ce qu'elle ne pouvait pas ;
À présent mon apprentissage
Est fait, bien dur et bien cruel ;
Je connais le même passage :
Notre secours est mutuel.

Oui, tandis que mon œil humide
Parlait seul au lieu de ma voix,
Ma bouche, à présent moins timide,
Leur répondra mieux qu'autrefois ;
Et même sans qu'on le réclame,
Vers mes frères je m'en irai,
Et tout ce que j'aurai dans l'âme,
Comme on m'a dit, je le dirai,
Heureux en mon deuil d'en apprendre
Aussi le salutaire effet,
Et de pouvoir enfin leur rendre
À mon tour le bien qu'ils m'ont fait.

Sans l'épreuve qui m'humilie,
Mon Dieu, si je l'eusse oublié,
Permet que jamais je n'oublie
Qu'un frère à son frère est lié,
Puisque toute ces mains tendues
Vers moi pour nous reconforter,
Sitôt nos plaintes entendues,
Ont eu ce don de m'apporter
L'assurance que sur la terre,
Dans le coin où tu nous as mis,
On ne reste point solitaire
Mais qu'on y trouve des amis.

Saint-Sulpice, 28 janvier
1896

Chanson d'un paysan

I

Je ne veux rester dans mon village :
Nulle autre part je ne courrai ;
Et, n'ayant. L'esprit volage
C'est dans ce coin que je mourrai.
Où l'antique famille est née
Tout ce que j'aime, je le vois ;
Un nouveau lieu, chaque année,
S'ajoute aux lieux d'autrefois.
Ailleurs pourquoi planter ma tente ?
Du bonheur ici je jouis ;
D'y vivre en paix je me contente :
C'est mon pays.

II

Là-bas reluit la vieille armoire.
C'est que chez moi tout est très vieux,
Mais je le conserve en mémoire
Et pour l'amour de mes aïeux.
Tout auprès, sous la mince toile
Que l'âge a fini par trouer,
La pointillant de maintes étoiles
Lorsqu'un rayon vient s'y jouer,
Cette couchette dont le vime⁴⁵,
S'arrondit en grossier arceau
Qu'importe qu'elle soit infirme !
C'est mon berceau.

III

Maintenant un fils y prospère
Ainsi que d'autres avant lui,
Et lorsque je serai grand-père
Cet enfant sera mon appui
Déjà notre fille est grandette,
La première de notre essaim
Ayant plus d'une sœur cadette
Aussi nourrie au même sein
Mais lui, pourtant sans préférence,
De l'avoir je suis triomphant ;
De ma race, il est l'espérance :
C'est mon enfant.

IV

Ma compagne est vaillante et sage :
Nous allons la main dans la main,
Bravant chaque mauvais passage
Qui se trouve en notre chemin.
Chacun voulant être fidèle,
Puisque l'on s'est promis la foi,
Je ne me défiai point d'elle :
Elle eût même fiancé⁴⁶ en moi.
Nous sommes restés, sans encombre,
Unis ainsi qu'au premier jour,
Que le ciel fût serein ou sombre :
C'est mon amour.

⁴⁵ Le vime est l'osier des vanniers : *Salix viminalis*.

⁴⁶ (Désuet) Confiance.

V

Oui, cette demeure bien vieille,
 Je l'aime ainsi lorsqu'au foyer
 On se rassemble et qu'on y veille,
 Tout heureux de s'y coudoyer.
 Et lorsque la rose grimpante
 Mêlé son gracieux décor
 Au chèvrefeuille qui serpente
 Le long du mur, je l'aime encor.
 Que la neige ou que la verdure
 La couvre suivant la saison
 J'y fuis le chaud ou la froideur
 C'est ma maison.

VI

Dans mon enclos quoique je n'aie
 Qu'un peu de bien, d'après la loi
 De ce côté-ci de ma haie
 Je suis maître je suis chez moi ;
 Et dans ce modeste domaine
 Tout au plus d'un ou deux arpents,
 On a, semaine après semaine,
 De quoi vivre sans grands dépens.
 Son nom n'est pas un nom qui sonne,
 – Soit dit sans regret ni dédain, –
 Mais il ne doit rien à personne :
 C'est mon jardin.

VII

Cependant, puisque notre vie
 N'est point tout entière ici-bas
 Et que d'une autre elle est suivie,
 Je me prépare à mon trépas.
 Au fond, à l'abri des grands hêtres
 Qui les défendent des autours,
 En paix reposent mes ancêtres
 Depuis au moins deux fois cent ans.
 Pour celui que la vigne enlace
 Chaque été d'un jeune rameau,
 D'avance j'ai marqué ma place
 C'est mon tombeau.

VIII

Vous allez me dire égoïste ?
 Oh ! Que non point ! Je songe aussi,
 Et mon cœur alors s'en attriste,
 À des endroits bien loin d'ici.
 Voilà qu'une plainte s'élève :
 J'apprends que des frères, hélas !
 Vainement poursuivent leur rêve
 Et d'attendre toujours sont las,
 Gardons cependant l'espérance,
 Bien que le sort les ait trahis,
 De voir enfin la délivrance
 De leur pays.

IX

Et quand je reviens sous mon chaume,
 Ayant tout le jour travaillé
 Puisqu'ici jamais on ne chôme,
 Ayant bien bêché, bien taillé,
 Après un coup d'œil à l'étable,
 Pour le frugal repas du soir
 Pendant qu'on prépare la table,
 Près du garçon je vais m'asseoir
 Comme je l'ai fait tout à l'heure,
 Et d'un baiser je mets mon le sceau
 Sur le front de l'enfant qui pleure
 Dans son berceau.

X

Je l'apaise d'une caresse,
 Et du pauvret qui me sourit
 Tandis que sa menotte presse
 Ma main, je pense en mon esprit :
 Lorsque le moment du service
 Pour ceux du même âge viendra,
 Nous ferons le dur sacrifice :
 Nul ici ne te retiendra.
 Malgré nos secrètes alarmes,
 – Car te reverrons-nous vivant ? –
 Nous te dirons, cachant nos larmes :
 Va, mon enfant !

XI

Je l'avoue et n'en ai point honte,
 J'aime le sol où je suis né,
 Où nos vieux, si haut qu'on remonte,
 L'un après l'autre ont tant peiné.
 Mais je ressens aussi l'outrage
 Dont souffrent nos amis là-bas :
 De notre impuissance j'enrage
 Et je ne m'en console pas.
 Voyant notre mère meurtrie
 Du bon droit j'attends le retour,
 Et réserve pour ma fratrie
 Un autre amour.

XII

Des gens m'ont dit : « à quoi vous servent
 Et vos soupirs et vos regrets ?
 Que vous fait que d'autres conservent
 Follement leurs espoirs secrets ?
 Si le destin nous fut contraire
 Ces temps de malheur sont bien loin :
 Nous avons pu nous y soustraire
 En sûreté dans notre coin ;
 Eh bien ! sans pensée importune,
 Sachant nous faire une raison
 Sauvons avec notre fortune
 Notre maison ! »

XIII

Ce sont de cyniques prophètes,
Toujours porté pour le vainqueur,
Qui ne sentent point nos défaites :
Homme sans vergogne et sans cœur.
À leurs propos ferment l'oreille,
Ne les écoute pas, mon fils !
Ce n'est point pour chose pareille
Qu'étant déjà ruiné je te fis.
Cours, à mon pays je te cède :
Soit un beau, non un gredin !
Moi, je bêcherai sans ton aide
Notre jardin.

XIV

Et si tu nous reviens, ton père
Sachant que tu t'es bien battu
Aura de toi ce qu'il espère :
Des enfants de même vertu.
Mais avant tout, ce que je rêve,
Ce que j'appelle de mes vœux,
C'est que la France se relève
Et reste intacte à nos neveux.
Pourvu que grande je la voie,
Ce sera mon jour le plus beau :
Je descendrai, comblé de joie

Dans mon tombeau.

Saint-Sulpice, 4 mars 1896

Saint-Quentin 1557⁴⁷



Bataille de St Quentin, 1557. D'après la fresque de Granello et Castello, l'Escorial, Madrid (Source Wikimedia)

C'est bien : les descendants ont compris que l'Histoire
Ne doit point une palme aux seuls victorieux,
Et qu'il est des héros trahis par la victoire,
Mais non moins glorieux.

Deux fois nos concitoyens, en des jours d'infortune,
Ont lutté jusqu'au bout et, sans délibérer,
Toujours ils ont banni la pensée importune
Qu'on dût désespérer.

Voyez ceux de jadis ! Sourds aux lâches alarmes,
Bien que par l'ennemi pressé de toutes parts,
Un même cri les pousse à la défense : « Aux armes !
Aux remparts, aux remparts ! »

⁴⁷ Référence à la bataille de Saint-Quentin qui opposa, le 10 août 1557, les français et les espagnols (Source [Wikipedia](#))

Colligny⁴⁸ qui jamais ne se laisse surprendre,
Le premier sur la brèche et le dernier aussi,
Lui, non plus, n'a qu'un mot : « Mort à qui veut se rendre !
Jurons-le tous ici ! »

Et bourgeois est soldat que sa parole enflamme,
Même le plus craintif par l'honneur excité,
Tous jurent qu'ils sont prêts plutôt à rendre l'âme
Qu'à livrer la cité.

Ils vont, et l'Espagnol qui croit tenir la ville,
Se voyant arrêté, de vaincre n'est plus sûr.
Ah ! c'est qu'on peut encore lutter dix contre mille
Quand chaque homme est un mur.

Cependant l'assiégeant, d'obus et de mitraille
Lassé de les cribler, redouble ses efforts ;
Comme ils l'avaient promis, tombés sur la muraille
Bien des braves sont morts.

Le reste, trop réduit, ne peut garder la place,
Car il faut se porter ensemble au même endroit ;
Ils voudraient qu'à présent l'ennemi les enlace
D'un réseau plus étroit.

Ils pourraient faire front, malgré leur petit nombre,
Aux coups de l'assaillant. Mais comment se couvrir
Tant de points à la fois ? Dans leur courage sombre
Ils n'ont plus qu'à mourir.

Leur chef, l'œil et la main partout, se multiplie,
Et partout prévoyant, combattant tour à tour :
« Allons quand même ! Allons ! Que personne ne plie !
Encore, encore un jour ! »

À ce suprême appel leur ardeur se ranime,
Et tous ayant horreur de passer pour félon,

⁴⁸ Gaspard de Coligny, noble et amiral français, qui sera assassiné le 24 août 1572 à Paris, lors du massacre de la Saint-Barthélemy (Source [Wikipedia](#)).

De bouche à bouche court la clameur unanime :

« Allons quand même ! Allons ! »

C'est en vain ! Une brèche, une heure abandonnée,

Ceux qui la défendait ailleurs allant périr,

S'ouvre facilement à la horde étonnée

D'entrer sans coup férir.

Sur la ville conquise, alors en sa furie

Ne se connaissant plus, le vainqueur s'est rué :

De ce qui tient encor c'est une boucherie :

Par lui tout est tué.

Ils ne sont plus que six là-bas, au faubourg d'Isles⁴⁹,

Combattant pour combattre et rester le dernier ;

Mais à la fin, jugeant la défense inutile,

Ils se font prisonniers.

N'importe ! Elle fut belle, elle fut héroïque,

Cette ville picarde, et la postérité

Sait que de la patrie, en sont trépas stoïque,

Elle a bien mérité.

Oui, modeste soutien de la France envahie,

Ces bourgeois, ces soldats, mieux que les conquérants,

Bien que par le destin leur valeur fut trahie

Tous ceux-là furent grands.

Oui, grâce à leur courage, leur persévérance,

Les abords de Paris n'étant plus menacés,

Du moins, en succombant, ils ont sauvé la France...

Ah ! N'est-ce pas assez ?

Mais donc, leurs fils pieux, disons avec l'histoire,

Pour réparer l'oubli de trois siècles vécus

Et vantant leurs défaites ainsi qu'une victoire :

« Honneur à ces vaincus ! »

Saint-Sulpice, 24 août 1896

⁴⁹ Faubourg au sud de la ville de Saint-Quentin

À M. Wagner⁵⁰



Le pasteur Charles Wagner en 1908

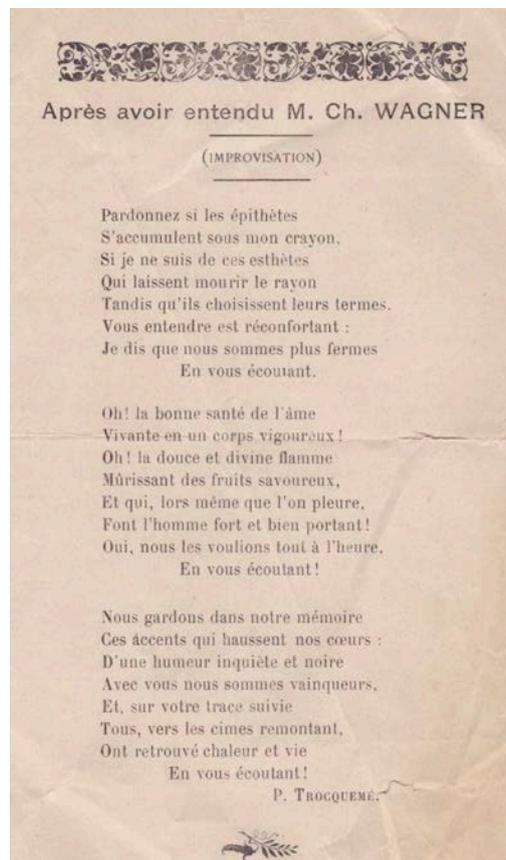
Pardonnez si les épithètes
S'accumulant sur mon crayon,
Je ne suis pas de ces esthètes
Qui laisse mourir le rayon
Tandis qu'ils choisissent leurs termes.
Vous entendre est réconfortant :
Je dis que nous sommes plus fermes
En vous écoutant

⁵⁰ Charles Wagner (1852-1918) fit ses études à la Faculté de théologie protestante de Paris, puis de Strasbourg. Après son diplôme, il prit son premier poste pastoral à Barr, en Alsace, puis après quatre années à Remiremont, il accepta en 1883 un ministère proposé par le Comité libéral auprès des familles protestantes libérales parisiennes. Il décide rapidement de créer sa propre paroisse et commence en utilisant une des pièces de son appartement comme temple. Ses premiers paroissiens sont un mélange d'intellectuels et d'ouvriers des faubourgs et de Paris. Peu à peu son audience croît. Sa théologie moderne et indépendante l'éloigne de toutes les orthodoxies : « Je ne suis ni protestant, ni catholique, ni juif, mais un peu tout cela à la fois, non en sceptique qui rit de tout, mais en croyant qui croit plus que ce que contiennent les formules. » Poète depuis sa jeunesse, et orateur renommé, il commence sa carrière littéraire en 1890 avec *Justice* qui connut de modestes débuts en France. Mais ce furent surtout *Jeunesse* (1892) et *La vie simple* (1895) qui le firent connaître à un large public et hors des frontières françaises. Puis viennent *L'évangile et la vie* (1896), *Auprès du foyer* (1896) et *Sois un homme* (1897). La maladie, puis la mort de son fils en 1899 lui inspirent *L'Ami*, paru en 1902, ouvrage de réconfort dans l'épreuve, d'enseignements humains et fruit parfois poétique d'une grande sagesse. De 1900 à 1906, Charles Wagner redouble d'activité pastorale et associative. La Ligue de l'enseignement, la Ligue d'éducation morale, les Universités populaires, l'École d'assistance aux malades de la rue Amyot font appel à lui, comme plus tard la Sorbonne et l'Instruction publique, contribuant au Manuel général de l'enseignement primaire.

Oh ! la bonne santé de l'âme
Vivante en un corps vigoureux !
Oh ! la douce et divine flamme
Mûrissant des fruits savoureux,
Et qui, alors même que l'on pleure,
Font l'honneur fort et bien portant !
Oui, nous les voulions tout à l'heure
En vous écoutant.

Nous gardons dans notre mémoire
Ces accents qui haussent nos cœurs ;
D'une humeur inquiète et noire
Avec vous, nous sommes vainqueurs,
Et, sur votre trace suivie,
Tous, vers les cimes remontant,
Ont retrouvé et chaleur et vie
En vous écoutant

Saint-Palais, 20 septembre 1896



Maman dort

Bien des fois quand l'enfant sommeille,
De crainte qu'on ne la réveille,
Interrompant le rêve d'or,
La mère a dit : « Chut ! elle dort ! »

C'est elle, à présent, qui repose
Et, le doigt sur la bouche close,
Tout bas l'enfant murmure encor
Le mot discret : « Chut ! elle dort ! »

Saint-Sulpice, 24 novembre 1896

Cruelle

Femme, tu m'as séduit, et nuit des jours ma flamme
Loin de toi lentement me consume en mon coin
D'âme ! Je ne suis point de ceux qui n'ont plus d'âme :
Foin de tous ces blasés qui n'en ont pas besoin !
« Clâme, ont-ils dit, le mal qui t'a fait cette infâme,
Coin qu'elle enfonce en toi sans en être témoin !
Gamme inutile et sottise et qu'il faut que l'on blâme !
Sois perdu ! Tu le sais et t'en ronger le poing. »
Ange, fais-les mentir et que ton cœur se range !
Change donc et renonce à ta froideur étrange,
Si tu n'as point juré de me tuer aussi !
Même, ne tarde point, ou bien celui qui t'aime,
Blême en sa tombe, à toi criera cet anathème :
« Ci-git un mort d'amour : tu le voulus ainsi. »

16 août 1897

Aux jeunes !

Hier, entre poire et fromage,
Quelqu'un me demanda des vers !
« Je n'en n'ai point, c'est grand dommage
Et voilà ma tête à l'envers.

Donc je me dis, sans mes comptines,
Ayant bien rangé mes effets :
Demain, pour sûr, avant matines
J'aurais quelques mètres de faits. »

Non que mes vers soient à la toise :
Je n'en veux point d'estropiés
Ni de longs de Die à Pontoise :
Les miens n'ont jamais dix-huit pieds.

Je n'ai point suivi mon programme,
Vu que, succombant au sommeil,
J'avais à peine ourdi ma trame
À l'heure où parut le soleil.

Mais je comptais sur la journée
Au lieu de me désespérer,
Tout au moins sur la matinée
Afin de me réenfermer.

Je pensais que mon rhumatisme
Pourrait me jouer quelque tour,
Et que cet ancien traumatisme
Me reviendrait avec le jour.

Il n'en fut rien et, dès l'aurore,
J'étais debout, me sentant mieux
Et même présumant qu'encore
Je n'étais point parmi les vieux.

Mais, au retour de l'abbaye,
J'ai beau raidir ma volonté,
Par ma force elle fut trahie :
Sur elle j'avais trop compté.

Cependant, rentré chez mon hôte,
Après un moment de repos
Sur le lit de la chambre haute,
Je me retrouvais tout dispos.

Que faire alors ? Chercher la rime
Du vert précédemment écrit,
Puisque c'était la seule escrime
Possible, celle de l'esprit.

C'est un bien long préliminaire,
Pensez-vous, – je le sais aussi, –
Pour dire une chose ordinaire
Et que tout simplement voici :

Eh ! bien, messieurs, à la jeunesse
Qui veut bien m'entendre, – et parmi
Je range le pasteur d'Eynesse⁵¹
Bien qu'il soit un très vieil ami. –

Je dis merci pour le courage
Que vos accents ont relevé
En nous, vos anciens dont l'ouvrage
Est fini, sans être achevé.

Encore merci pour votre invite,
Alors qu'on se veut défaillant,
À se ressaisir au plus vite
Pour être viril et vaillant,

Toutefois avant que la goutte,
Et cela, je le sais trop bien,
Nous arrête au bout de la route
Et dise qu'on ne peut plus rien

Die, 30 septembre 1897

⁵¹ Eynesse est une commune du Sud-Ouest de la France, située dans le département de la Gironde.

À mes filles*



Marguerite Trocquemé (1869-1895) vers 1895

Vous étiez cinq alors⁵² : joyeuse troupe blonde.
Jusque-là le malheur n'avait fait qu'effleurer
Notre seuil, et nos cœurs, dans une paix profonde,
Bien qu'avertis déjà, n'avait pas à pleurer.

Nous le savions pourtant, que plus la joie est grande
Et plus proche est le deuil. Oui ! c'eût été trop beau,
Si la mort n'avait pas réclamé notre offrande
Et que ne se fût point ouvert un seul tombeau⁵³.

Aussi, tout en gardant encore l'espérance,
Que nous fussions atteints nous n'étions point surpris,
Car d'un bonheur trop long ici-bas la souffrance
Et le déchirement tôt ou tard sont le prix.

⁵² Paul et Suzanne Trocquemé ont cinq filles, Louise, Marguerite, Jeanne, Madeleine et Suzanne.

⁵³ Marguerite Trocquemé (1869-1895), la seconde fille du pasteur Paul Ch. Trocquemé est morte à l'âge de 25 ans, le 5 novembre 1895, des suites de la naissance de son second enfant Éric Passy.

Serait-ce pour cela peut-être qu'un murmure
Jamais à notre lèvre un instant n'est monté,
Et qu'aucun de nous tous à Dieu n'a fait l'injure
De vouloir se raidir contre sa volonté ?

À prévoir un grand coup notre âme habituée
Craint-elle que le temps de frapper fût venu,
Et qu'en un jour prochain l'une serait tuée,
Sans que l'instant précis nous pût être connu ?

Sans doute. Mais surtout c'est que, dans sa sagesse,
Celui que nous notre Père a permis,
En nous distribuant ses dons avec largesse,
Que, quoi qu'il fit pour nous, nous lui fussions soumis.

S'il est mieux d'accepter en paix l'inévitable
Que de céder par force à la seule raison,
Il n'en est pas moins grand, le vide à notre table
Et partout où l'on est dans la vieille maison.

Quand, vous voyant venir, nous courons vers la porte
À l'envi l'un de l'autre, heureux de vous revoir,
Dans nos embrassements nous songeons à la morte
Que nous allions naguère à son tour recevoir.

Ici tu vis encore et tout nous parle d'elle.
À vouloir espérer lorsqu'elles se reprit,
Du plus petit détail la mémoire fidèle
La fait en chaque endroit paraître à notre esprit.

C'est là qu'on l'apportait, là qu'elle s'est assise
À la première fois qu'elle pût se lever,
Là que je la soutiens dans sa marche indécise,
Croyant que de guérir elle allait achever.

Traînant avec effort la charge descendue,
C'est là que sa petite⁵⁴ approchait gentiment
L'oreiller « pas trop lourd, » la voyant étendue
À l'ombre du tilleul pour dormir un moment.

⁵⁴ Yvette Passy, la fille de Marguerite Trocquemé et Jacques Passy, a alors 4 ans.

C'est ainsi qu'en ce jour de triste anniversaire
Tous ces chers souvenirs viennent se retrouver,
Et que notre œil se mouille et notre cœur se serre.
Rien d'autre pourrait-il jamais les effacer ?

Par le cœur avec nous et franchissant l'espace,
Vous voulez rappeler et votre frère aussi,
Tandis qu'au vieux foyer ayant gardé leur place
Seuls de tous nos enfants nos jumeaux sont ici.

Autrefois nous fêtions ensemble sa naissance,
Avant que le malheur eût franchi notre seuil ;
Novembre était le mois de la réjouissance :
À présent c'est le mois des regrets et du deuil.

Eh bien ! Laissons ensemble aussi notre pensée
S'en aller vers l'absente : elle a quelque douceur ;
Et si dure que soit l'épreuve dispensée,
En regardant en haut pleurons sur votre sœur.

C'est, malgré son chagrin, ce que fait votre père,
Votre mère avec lui. Vous ferez comme nous,
Puisqu'aussi bien, sans plainte, en Dieu notre âme espère,
À nous dont la vieillesse affaiblit les genoux.

Pleurons ! mais pardonnant aux insensés l'outrage
Qu'ils adressent au ciel, reproche superflu !
Ayons, quoi qu'il en soit, confiance et courage !
C'est là l'honneur à rendre à celle qui n'est plus.

5 novembre 1897

Deux sœurs

Pâle, des cheveux d'or, des yeux d'un bleu d'opale ;
Châle de mille écus comme une maréchale ;
Pour demeure un palais où se tient chaque jour
Cour de princes quittés et repris tour à tour.

Hâle au visage, – elle est balayeuse à la Halle ; –
Mâle moustache ornant une bouche animale ;
Four à chaux pour logis ; du prochain carrefour
Lourd truand qu'elle amène au rendez-vous d'amour.

Muée en dame, l'une aux grandes prostituées ;
Huée et pauvre, l'autre aux gueux habituée :
D'eux retirant chacune un profit hasardeux.

Telle est l'une des sœurs, et telle sa jumelle
Belle autrefois aussi, puis immonde femelle :
Deux types de la fille également hideux.

Saint-Sulpice, 14 juillet 1898

Titi au violon⁵⁵

Rare, adieu pour toujours ! De ma gaité morose
Mal m'en a pris, à moi, double et triple animal.
Close est sur moi geôle : avec forte ankylose,
Cal à chaque genou, je gis en ce local.
Chose bien plus terrible et dont tu fus la cause,
Bal d'Opéra maudit, pour le pauvre Annibal
Pause suprême, hélas ! à cette heure on dispose
Pal ou garrot peut-être au clou municipal⁵⁶.
Brève sera ma fête en ce monde, et mon rêve
Crève comme un ballon, puisqu'il faut par le glaive
Qu'ait expié Titi le bris d'un vieux quinquet.
Lève le pied trop haut, de Musard⁵⁷ triste élève !
Trève au cancan ! Je vais finir place de Grève⁵⁸...
Qu'est la vie ici-bas ? En voilà le bouquet.

Saint-Sulpice, 19 juillet 1898

⁵⁵ Violon : ici au sens de prison

⁵⁶ Le clou est le Crédit Municipal.

⁵⁷ Alfred Musard (1818-1881), est un compositeur de musique de danse et directeur de bal, quadrille dont dérive le cancan.

⁵⁸ La place de Grève à Paris (aujourd'hui place de l'Hôtel de Ville) fut pendant plus de cinq siècles un des lieux privilégiés par la justice pour y procéder aux exécutions publiques.

Triolet

Dis-moi, petite, ce qu'il veut,
Ce cœur qui se gonfle et soupire.
Le mien lui répond comme il peut.
Dis-moi, petite, ce qu'il veut.
Est-ce le doute qui l'émeut ?
Ne croit-il plus à son empire ?
Dis-moi, petite, ce qu'il veut,
Ce cœur qui se gonfle et soupire.

Réponse

Ami, je songe au lendemain
Qui dissipe les plus beaux rêves,
Comme il flétrit rose et jasmin,
Ami, je songe au lendemain.
Je tremble, donne-moi ta main :
On dit que les amours sont brèves.
Ami, je songe au lendemain
Qui dissipe les plus beaux rêves.

Saint-Sulpice, 28 juillet 1898

La violette – Lai

Quand la violette
S'entr'ouvre seulette

Au vent,

Ne sait la simplette
Que sa cassolette

Se vend,

Et qu'une folette
En fera l'emplette,

Souvent.

Saint-Sulpice, 15 août 1898

La menthe – Virelai⁵⁹

J'arrive sur la menthe
L'odorante amante
Du thym
Qu'abeille ambulante,
En son vol plus lente
Soudain,
Fasse une descente
Trouvant dans la sente
Butin.
J'aime, après butin
D'abeille en festin
Savante,
Qu'un bénédictin
Grâce à son latin
Invente
Liqueur que Patin
Met un beau matin
En vente
Mais, bien mieux qu'en vente
Mixture savante,
Matin
Et voici dans la sente
J'aime que l'on sente
Destin
Plus humble, la menthe,
L'odorante amante
Du thym.

Saint-Sulpice, 11 septembre 1898

⁵⁹ Le Virelai est un poème du Moyen Âge, petite pièce sur deux rimes avec refrain.

Relique*



Ce n'est point grand-chose ; une simple voiture
D'enfant, une poussette, et qui, depuis vingt ans,
N'ayant de l'avant-train qu'un peu de l'armature,
Avait à notre usage ainsi fini son temps.
Cependant je l'aimais, comme une chère épave
D'un passé qu'on regrette ; et quand, sous le hangar,
Ce qu'il en est resté me faisait une entrave,
Son informe squelette attirait mon regard.
J'évoquais tout à coup les premières années
De notre mariage, où, loin du sol natal,
Tandis que sous nos yeux grandissaient nos aînées⁶⁰,
Arrivait jusqu'à nous l'écho du choc fatal⁶¹ ;
Car on était alors en guerre, et l'Allemagne,
Enfin victorieuse, à ses plus dures lois,

⁶⁰ Louise et Marguerite

⁶¹ Paul Ch. Trocquemé évoque 1870, puis la période où la famille réside à la Chaux-de-Fonds, en Suisse, où il est pasteur, et où naîtront 3 des ses enfants : les jumeaux Paul et Jules, ainsi que Jeanne

Rêvant d'introniser un nouveau Charlemagne,
Prétendait asservir les fils des vieux Gaulois.
Je revoyais ainsi dans l'humble véhicule
Qui pendant si longtemps avait traîné leurs sœurs,
Bien qu'à chaque trottoir la machine bascule,
Nos jumeaux⁶² s'endormaient à ses cahots berceurs.
Et puis il porte une autre, une autre, une autre fille⁶³,
Le pauvre char, branlant, antique et suranné ;
Fidèle souvenir de toute la famille,
Il faut qu'il serve encore à notre dernier né⁶⁴.
Plus tard, mise au rebut, gisant en un coin sombre,
Après maint autre objet tous aussi clandestin,
Il faisait peine à voir et, le heurtant dans l'ombre,
J'eus véritablement pitié de son destin.
Aussi j'en avais fait un semblant de brouette
Que nos petits-enfants traînaient dans notre cour,
Tous joyeux de pouvoir faire la pirouette
Quand celui qui poussait tournait un peu trop court.
J'en voulais faire encore une autre, moins rustique,
« Une vraie » avaient-ils dit de cet air câlin
Qui fait de ses petits toute la politique,
« Pour mettre des cailloux tout plein, tout plein, tout plein »
Une roue était là, tout juste la dernière,
Pour ainsi dire intacte, et j'attendais l'instant
Où j'aurais du loisir pour chercher la manière
D'utiliser ainsi cette unique restant.

Et la voilà vendue comme vieille ferraille
Tout à l'heure, pour rien, ce débris demeuré
Solitaire en son gîte. Eh ! bien ! Que l'on me raille,
Si l'on veut, de le voir s'en aller j'ai pleuré.
Songez donc que c'était une part de ma vie
Qu'on venait d'arracher, et que ce souvenir,
L'ayant modestement côte à côte suivie,
Devait dans ma mémoire aussi la maintenir !
La chaîne s'est rompue. Il est sans doute encore

⁶² Paul et Jules

⁶³ Jeanne, Madeleine et Suzanne

⁶⁴ Marc

Chez moi d'autres objets qui parlent du même temps,
Des meubles dont enfin aussi plus d'un mur se décore
Après bien des séjours malgré nous inconstants.
Chacun d'eux nous rappelle une date notoire,
Une nouvelle étape, un détour du chemin,
Tous ces menus détails dont est faite l'histoire
D'un foyer qu'on transporte ailleurs le lendemain.
Ils ont l'un après l'autre, année après année,
De notre humble demeure augmenté l'ornement,
Et tandis que croissait toujours la maisonnée,
Marqué l'instant précis de chaque événement.
Sans doute je les aime, et lorsque ma mémoire
Revient plus fortement aux échos du passé,
Mon œil suit le profil de notre vieille armoire,
Autant que par la nuit par mes pleurs effacé.
Alors, ce qui m'émeut, ce n'est point sa moulure
Que caresse mon doigt, c'est son destin lié
Au nôtre, et dont l'idée avive la brûlure
Qu'a laissé en nos cœur un deuil inoublié.
Elle fut le témoin du repas de famille
Qui suit, selon l'usage, un acte nuptial,
Quand nous eûmes unis notre seconde fille⁶⁵,
D'autres départs prochains, présage initial.
Mais parmi tout cela notre humble voiturette
Réduite presque à rien, reléguée en son coin,
Se faisant du regret la compagne discrète,
Me reparlait plus haut d'un passé déjà loin.
Et quand de bric-à-brac le marchand tout à l'heure
Sur un tas de chiffons profanait ses débris
Et les déshonorait, voilà pourquoi je pleure,
Et que de les vendre un grand remord m'a pris.
C'est qu'elle était pour nous de notre pauvre morte⁶⁶
Le plus vieux souvenir, bien qu'on le négligeât
Comme chose encombrante. Et c'est lui qu'on emporte
Sans qu'à abandonner rien ne nous obligeât.
C'est que pour cette fille, elle fut achetée
D'occasion, ayant beaucoup servi,

⁶⁵ Mariage de Marguerite Trocquemé, le 24 octobre 1889, avec Jacques Passy

⁶⁶ Décès de Marguerite le 5 novembre 1895, trois ans avant l'écriture de ce poème.

Emplette qu'on avait bien longtemps projetée,
Véritable bonheur en rêve poursuivi.

Bref, et que voulez-vous enfin que je vous dise ?
Elle était à nos yeux membres de la maison,
Et non objet triste et vile marchandise :
Tous ceux qui sentent bien me donneront raison.
Qui donc pourrait trouver que ma plainte est énorme ?
Ah ! certes, ce n'est pas que j'en eusse besoin
De « ce morceau de fer » et qu'un débris informe
D'une chère mémoire eut seul gardé le sous le soin
Sûrement ma douleur n'est point si puérile
Que sans lui le regret demeure enseveli
Comme sans lui, non plus, elle n'est point stérile :
Son absence en mon cœur n'a point laissé l'oubli.
Mais pourtant il faut bien qu'on pardonne au poète,
Même alors qu'il poursuit un rêve décevant,
De prières un langage à la chose remette
Lui pour qui tout objet est pensant et vivant,
Et surtout, n'est-ce pas ? lorsque sa fantaisie
Ne s'abandonne point à de feintes douleurs,
Et lorsque sous les mots et sous la poésie,
On sait que tout au fond se cachent de vrais pleurs.

Saint-Sulpice, 1898

L'âme d'un enfant

Qui dit que l'âme embryonnaire,
 Prise d'ici-bas,
Vers un monde supra-lunaire
 Ne s'envole pas ?
Au lieu que son ère se ferme
 Sans achèvement,
Parce que l'enfant, presque en germe,
 Ne vit qu'un moment ?
S'il n'a paru même qu'une heure,
 L'esprit s'est montré
À son corps terrestre demeure,
 Et l'a rencontré.

C'était quand même une personne
 Qui venait au jour,
Quoique trop tôt pour elle sonne
 L'heure du retour.
Et pourquoi dans cette âme obscure,
 Celle d'un enfant,
Dont le corps n'est que la figure,
 L'esprit triomphant,
L'ayant ouverte à la lumière,
 Ne voudrait-il pas
En prolonger l'aube première
 Après le trépas ?

Il semble qu'il faudrait peut-être
 Qu'il fut arrivé
À l'âge mûr, ce petit être
 De raison privée ;
Dira-t-on qu'en une autre sphère,
 Le but aperçu,
Cet attardé ne sache faire
 Ce qu'il n'a point su ?
L'âme vierge a cet avantage
 De l'être normal
De ne subir point l'héritage
 Que laisse le mal ;
Encore pure elle s'élève
 Cherchant le sommet,
Tandis qu'à la lutte sans trêve
 Le mal nous soumet
Elle du moins elle rencontre
 Avant que la mort
Arrive comme pour nous la honte
 Qui tous nous remord.

Ah ! sans doute cet âme neuve
 À peine en éveil,
Il faut d'abord qu'elle se meuve
 Alors dans son sommeil ;
Il faut qu'elle sorte du rêve
 De l'être naissant
Que son existence moins brève
 Eût fait connaissant ;
Il faut ainsi qu'elle compense,
 Quand le rêve a fui,
Le temps mis par l'enfant qui pense
 Pour voir clair en lui.

Mais quand pouvons-nous dire en somme
 Et qui sait encor,
Pour celui qui ne fut pas homme,
 Si le grand décor
Du ciel est le brillant spectacle
 De ces saints parvis
Bien mieux que dans notre habitacle,
 À des yeux ravis
Ne montre pas des perspectives
 Du vaste horizon
Que non point nos âmes captives
 Dans cette prison ?
Alors quand s'ouvre sa prunelle,
 Et d'un seul élan,
Il voit de la vie éternelle
 Le céleste plan,
Tandis que l'homme de la terre,
 Encore trop loin,
Découvre à peine du mystère
 Un tout petit coin.
Mais si bien dans la scène immense
 Que plonge son œil,
Il sait aussi qu'elle commence
 Et qu'il n'est qu'au seuil.
Il faut que d'étape en étape
 Il l'embrasse mieux,
À mesure qu'un rayon frappe
 Son œil curieux
Comme sur la terre il progresse,
 Mais sans nos retours,
Ayant plus que nous l'allégresse
 D'avancer toujours.
Maintenant en face de l'Être
 Dont il est venu,
Sa fin sera de le connaître
 Comme il est connu.
Il le peut sans qu'en notre fange

Son aile ait trempé :
Pour être quelque chose l'ange
 A-t-il donc rampé ?
Pourquoi penserions-nous qu'il faille
 Vivre en ce bas-lieu
Pour que dans cette âme travaille
 La vertu de Dieu ?
Et serait-elle abandonnée
 Et mise au rebut,
Comme sans pensée étant née
 Sans cause et sans but ?
Ainsi cette âme n'est point morte :
 Elle vit encor ;
Seulement son destin l'emporte
 D'un hâtif essor.
Avant la nôtre elle ouvre l'aile
 Et s'en va d'ici,
Et dans sa marche parallèle
 Elle marche aussi.

Pourtant si l'âme puérile
 N'a pas avorté,
Et s'il n'est pas resté stérile,
 Le germe emporté
Avant qu'il ait pris sa croissance
 Ainsi qu'il l'eût fait
En poursuivant de la naissance
 L'ordinaire effet ;
Si l'enfant par une autre voie,
 Un autre moyen,
Un peu plus tôt goûte la joie
 Du souverain bien
Si même il a ce privilège
 Qui nous semble cher
Que son départ plus prompt l'allège
 Du poids de la chair,
Il ne faudrait point qu'on l'envie
 D'avoir peu vécu ;
Car si l'on est dans cette vie,
 Bien des fois vaincu,
Ce qu'il peut dans une autre sphère,
 Il nous est permis,
Si nous le voulons, de le faire
 Où Dieu nous a mis.

C'est que dans ce monde la lutte
Avec son tourment
Est comme l'instrument qui est blute
La fleur du froment
La même puissance divine
Qui triomphe ailleurs
Par elle ici-bas nous affine
Et nous rend meilleurs
Frère, puisque ta destinée
T'oblige à rester,
Lutte d'une lutte obstinée,
Et sans protester,
Accepte cette œuvre : elle est belle
Et digne de toi.
Courage ! Ne soit point rebelle
À la sainte loi

Qui veut que ton âme séjourne
Encore parmi nous,
Pour croître avant qu'elle retourne
Au grand rendez-vous !
Alors ayant fourni ta course,
Toi comme l'enfant,
Bien que par une autre ressource
Du mal triomphant
Si l'on dit de lui : « c'est un ange, »
Au bout du chemin
De toi qu'on dise à ta louange
« Il fut un humain ! »

Saint-Sulpice, 8 février 1899

À nos réchappés*



Madeleine Trocquemé (1875-1899)

Reste béni, mon Dieu, toi qui l'avais donnée,
Cette autre chère fille ; et l'as reprise aussi⁶⁷
Tandis que nous pleurions déjà sa sœur aînée⁶⁸.
Soumis quoi qu'il en soit, maintenant nous voici.
Que voudras-tu de nous encore, et ta main forte
A-t-elle mis, Seigneur, un terme à notre deuil,
Et, lasse de frapper, défendu notre porte
À la mort qui deux fois en a franchi le seuil ?
Ne serait-elle point autrement, Dieu tout sage,
Trop comble la mesure au-dessus de son bord,
Et n'as-tu pas assez marqué notre passage
De funèbres jalons, lui tout fleurit d'abord ?
Oui, tu suspends tes coups : nous en avons l'augure
Pour celle qui nous reste⁶⁹ ; à nos cœurs rassurés
Elle sera rendue, et sa douce figure
Nous dit que pour un temps nos maux sont conjurés.
Son frère est sauf aussi⁷⁰ : du mal, vu de bonne heure,
L'art avec ton secours hâte la guérison

⁶⁷ Madeleine Trocquemé, décédée le 17 octobre 1899 à Tunbridge Wells, Royaume-Uni, d'une typhoïde contractée lors du mariage de sa sœur Suzanne, le 21 septembre 1899.

⁶⁸ Marguerite Trocquemé, le 5 novembre 1895, à Saint-Sulpice-de-Royan

⁶⁹ Jeanne Trocquemé, qui habite encore chez ses parents (elle se mariera en 1903), semble avoir aussi contracté la maladie

⁷⁰ Marc Trocquemé ? lui aussi semble avoir été malade

Après les jours mauvais où l'âme souffre et pleure,
Un peu rasséréiné s'éclaircit l'horizon.
Hélas ! frappés partout, pris par la plus pressante,
La crainte du moment nous ôtait le loisir
De compter nos malheurs en songeant à l'absente
Comme s'il nous fallait entre les deux choisir.
Maintenant c'est vers toi que va notre pensée,
Puisque notre chagrin aujourd'hui s'assoupit,
Et que, se restreignant, l'épreuve dispensée
Pour te pleurer nous laisse un instant de répit,
Vers toi qui dors là-bas en ta tombe esseulée
De la terre natale où nous gardions un coin
Pour nos enfants, au lieu que, pauvre désolée
Ta mère s'en revient, t'abandonnant si loin.
Et par le souvenir, comme c'est la coutume
À nous, tristes humains, et sans autre raison
Que d'adoucir, ou bien d'accroître l'amertume
De nos regrets, qui sait ? nous peuplons la maison
De tous ces êtres chers dont la joyeuse troupe,
Éparse aux quatre vents⁷¹, se rassemble en été,
Dans le vieux presbytère ou leur essaim se groupe,
Y mettant aussitôt l'entrain et la gaîté.

Tu reviens à ton tour : une fête ramène
Ici tous nos enfants, car deux couples unis,
L'un suivant l'autre presque en la même semaine⁷²,
Demandent qu'au saint lieu leurs liens soient bénis.
Et nous te revoyons dans ces belles journées,
De ton pas à la fois tranquille et diligent,
Apportant à tes sœurs, un moment détournées
Des soins quotidiens ton secours obligeant.
Sans bruit est sans éclat il semble que l'ouvrage
Soit par ta bonne humeur doucement asservi,
Et que, rivalisant avec toi de courage,
Sous tes doigts les objets se rangent à l'envi.

⁷¹ Louise Trocquemé et Georges Dupont vivent aux Pays-bas, Suzanne Trocquemé et Jules Paulian vivent à Boufarik, en Algérie.

⁷² Paul Trocquemé s'est marié le 14 septembre 1899 avec Berthe Forgit, et Suzanne Trocquemé s'est mariée le 21 septembre 1899, avec Jules Paulian. Les deux mariages ont été célébrés par le pasteur Paul Ch. Trocquemé à Saint-Sulpice-de-Royan.

Artiste dans tes goûts, et pourtant sérieuse,
Tu veux que tout soit simple en même temps que bien,
Et, comme en se jouant, ta main industrielle
Sait faire sans effort quelque chose d'un rien.
Nous admirons surtout comme, toujours active,
Pour fournir tout de suite à chacune ce qu'il faut,
Tu restes patiente et non moins attentive
À ne parler jamais à personne trop haut.

Et puis tu t'en allas, sereine en apparence ;
Mais lorsque, tous émus, nous t'embrassions le soir
Où tu partis, cachant une intime souffrance,
Ta voix semblait nous dire adieu plus qu'au revoir.
Du mal mystérieux emportais-tu le germe
En toi couvant encore avant de se hâter,
Et craignais-tu peut-être, en ton esprit si ferme,
De troubler notre joie et de nous la gâter ?
Ou bien éprouvais-tu cette peine secrète
Que retient au dedans et voile tout au fond
Avec un soin jaloux la figure qui regrette
D'ignorer si le cœur d'un autre lui répond ?

Mais à quoi nous sert-il de rechercher la cause
De ta mélancolie à présent que la mort
Empêche à tout jamais de changer quelque chose
À notre grand malheur, quelque chose à ton sort ?
Sans doute, quand trop tôt l'un des nôtres succombe,
Toujours on interroge et l'on voudrait savoir,
Bien que nos vains efforts nous disent que la tombe
Se referme sans rien nous laisser entrevoir.
Tu n'es plus : à quoi bon demander au mystère
Ce qu'il veut refuser à nos vœux superflus,
Puisque la triste voix qui s'en vient de la terre
Répondra seulement : « votre fille n'est plus » ?
Aux secrets de celui qui tient la destinée
De chacun dans ses mains n'est-ce pas attenter ?
Devant la providence à les taire obstinée,
De croire en sa sagesse il faut nous contenter.
Cependant nous avons le droit, dans nos alarmes,
De chercher où nos bras se puissent appuyer ;
Il n'est point défendu de répandre des larmes,

Pourvu que nous sachions qui veut les essayer.
Il est aussi permis, interrogeant les vides
Qui sont faits le long du chemin parcouru,
Comme interroge un chef de ses regards avides,
De dire avec douleur lesquels ont disparu.
Vous en souvenez-vous, lorsque dans votre enfance
Vous grimpez aux rochers, tout fiers et triomphants,
Et vous écartiez trop malgré notre défense,
– et pourtant d'obéir vous aviez l'habitude ;
Mais à cet âge-là vous étiez un peu fous –
Dites, vous souvient-il de notre inquiétude
En ne vous trouvant point ensemble au rendez-vous ?
Puis nous faisons l'appel par la nuit déjà sombre,
Tandis que vous disiez : « encore il fait si beau ! »
Pour voir si de vous huit nous avons bien le nombre.
Enfin nous ramenions notre petit troupeau.
Ah ! c'était les vivants que nous comptons naguère,
Heureux que jusqu'alors tous nous fussent laissés !
Ils sont réduits depuis, et, comme après la guerre,
À présent nous comptons les morts et les blessés.
Reste pourtant béni, Dieu de miséricorde !
En dépit de nos maux, avec ta volonté
Qui donne et qui reprend, si la nôtre s'accorde,
Alors le devoir encore à ta grande bonté.
Et puis tu fais, Seigneur, – sans oublier les nôtres.
Tu ne l'exiges point, – que cette fois encor
Nous songeons davantage aux souffrances des autres,
De nos compagnons leurs ouvrant le trésor,
Et puisque, malgré tout, si ta main nous abreuve
D'amertume et de fiel, ton amour c'est uni
À ta sévérité pour tirer de l'épreuve
Un salubre effet, mon Dieu reste béni !

Saint-Sulpice, 27 novembre 1899

Je meurs !

Dans l'Univers muet, qui dit que l'âme humaine
Soit la seule à pleurer, soit la seule à souffrir ?
Aujourd'hui reste encor, la feuille que promène
Le caprice du vent, souffle aussi par mourir.
La douleur est partout, et tout est son domaine :
La fleur un jour blessée, avant de se flétrir,
Lentement dépérit, semaine après semaine ;
En gémissant du coup qui vient de la meurtrir.
Le rocher même exhale une plainte pareille
À celle des humains : une plus fine oreille
Que la nôtre ne pourrais percevoir les rumeurs.
Quand le froid tour à tour ou le chaud le travaille,
Il en sent la morsure et sourdement tressaille :
En son âme en détresse il murmure : « je meurs ! »

Saint-Sulpice, août 1904

L'esprit

I

D'où vient que tout subsiste et que rien ne périsse ?
Est-ce par un heureux hasard que l'Univers
Aurait trouvé tout seul cette force motrice
Qui règle sans erreur ses mouvements divers ?

Non, c'est l'Esprit qui fut la première matrice
D'où les êtres vivants sont issus à travers
Une évaluation active et créatrice,
Depuis les grands soleils jusqu'aux plus humbles vers.

C'est lui dont la puissance arrive toute close :
Quand l'embryon paraît et se métamorphose,
C'est lui qui permet de produire son fruit ;

Lorsqu'au terme fixé l'être doit se dissoudre
En éléments épars et se réduire en poudre,
C'est lui qui pour un temps encore le détruit.

II

Les insensés ont dit, dans leur plaisant langage :
« L'être meurt et, venu de la nuit, il y va.
Lorsque l'heure est venue il faut plier bagage,
Et sortir de la vie où le sort le riva. »

« Son vêtement de chair n'est qu'un pauvre placage
De rencontre qu'un jour sur la route il trouva,
Que l'usure, ou le glaive ou la foudre saccage,
Et qui rentre au néant comme il en arriva. »

Et moi, je réponds : « Non, sa mort n'est qu'apparente.
Chaque partie attend et trouve sa parente ;
En un tout de nouveau les fragments sont unis » ;

Et quand il s'est accru de son dernier atome
Commence un nouvel acte et s'ouvre un autre tome
De l'histoire vivante aux feuillets infinis. »

III

La vie est une histoire, à présent obscurcie
Qui va se poursuivant dans un ordre divin
Dans l'homme d'ici-bas à peine balbutie
Le mot que la science espère encore en vain

Qui donc, même doué du don de prophétie,
Oserait bien prétendre en être le devin
Et, découvrant la clé de l'enfance éclaircie,
Du récit éternel se faire l'écrivain ?

La cause en ses effets se déroule en un drame
L'esprit en est l'auteur, d'autres esprits la trame
Ensemble en composant le merveilleux tissu.

Seul, bien que les raisons de l'homme en entrevoie
Le plan, mais sans pouvoir le suivre dans sa voie,
L'être suprême dit : « de tout temps je l'ai su. »

IV

L'Univers s'ouvre à nous. Comme autrefois le Mède
Lorsque l'étoile d'or perçait l'obscurité,
À la commune erreur voulant porter remède,
Dans les murs d'en haut cherchait la vérité,

Aujourd'hui, par l'effet d'un puissant intermède,
Forçant le roc longtemps sur les monts abrité
Un homme et sa compagne⁷³, émules d'Archimède,
Ont conquis de leurs soins le loyer mérité.

Eux, ce n'est point le ciel que leur œil interroge,
Mais c'est le feu caché dans la pierre allobroge
Qu'ils ont dans le creuset nuit et jour éprouvé.

De la masse réduite à jailli la lumière,
Leur révélant la vie en sa source première
Et d'une voix indirecte ils disent : « j'ai trouvé ».

⁷³ L'auteur évoque ici Pierre et Marie Curie. En 1898, le couple a extrait les éléments chimiques composant le minéral de pechblende, et mesuré l'activité d'un atome de radium, puis celle du polonium. Pour leur étude de la radioactivité, Henri Becquerel, Pierre et Marie Curie obtinrent le prix Nobel de physique en 1903.



Pierre et Marie Curie, vers 1898

V

Chercheurs persévérants penchés sur la cornue
Tous deux voulaient tirer de plus actifs rayons
De la pechblende brute, attendant la venue
Du mot qui dirait tout et que nous bégayons.

« Il faut que la substance en sorte si ténue
Qu'elle n'égle pas les plus minces rayons »
Pensaient-ils, et voyant que le bloc diminue,
Ils répètent sans trêve « Essayons, essayons ! »

Longtemps la pierre en vain trompa leur patience :
La victoire devait rester à la science.
Le secret tant cherché, le couple le surprit ;

Et le suprême effort du labeur volontaire
Nous laisse deviner enfin le grand mystère :
La nature n'est point matière, elle est esprit.

Saint-Sulpice, juillet-août 1904

À mes confrères de l'association amicale du collège et du lycée de Saint-Quentin

Ma muse est une vagabonde
Impatiente de ma loi :
Elle aime à courir le monde
Au lieu de rester avec moi.
Et c'est ainsi que la pécore,
Souvent sans rime ni raison,
À peine ici s'enfuit encore,
Me laissant seul à la maison.
Mais cette fois-ci, je lui pardonne,
Elle m'a dit d'un ton si doux
Qu'une heure elle ne m'abandonne,
Que pour voler auprès de vous !
Eh bien ! Va, petite enjôleuse !
À toi de voyager est permis.
Là-bas de ton aile frileuse
Touche le front de nos amis.
Peut-être dans leur allégresse,
Des bons mots goûtant la saveur,
Seront-ils par cette caresse
Disposés en notre faveur.
On est toujours plein d'indulgence
Quand on a bien fraternisé :
Ils pardonnent l'indigence
Du vers un peu tyranisé.
Donc, prenons la coupe de champagne,
Là-même où je me suis assis,
Puisqu'en esprit je t'accompagne
Et dis-leur à peu près ceci :

« Je viens tout droit de Saint-Sulpice
Où se morfond votre doyen,
Se plaignant qu'un sort peu propice
Lui refuse encore le moyen
De répondre à l'aimable invite
Qui l'a touché l'autre matin.
C'est qu'on n'arrive point si vite
Ce chez nous jusqu'à Saint Quentin.
Moi, rivale de l'hirondelle,
Partie hier après-midi,
J'ai pu me rendre à tire-d'aile,
À votre joyeux samedi.
Mais pour lui c'est une autre chose
Qu'on prenne l'express, l'omnibus
Ou le rapide, dans sa bourse
Tout de même il faut le quibus⁷⁴.
Bref, en fidèle messagère,
Moi, fugitive passagère,
Car je reste auprès de lui,
Je vous dis : mes chers camarades,
Grands et petits, jeunes et vieux,
De tous âges et de tous grades,
Pourvu que tout soit pour le mieux,
Et puis qu'un des biens qu'on espère,
Pour ses amis, c'est la santé,
Que la vôtre reste prospère
Jusqu'au bout ! Ergo valet⁷⁵.

Saint-Sulpice 28 octobre
1904

⁷⁴ Expression vieillie : avoir de quoi, avoir de l'argent.

⁷⁵ Expression latine : « alors, porte-toi bien »

En l'an 2000

I

Le poète souvent devine
Ce que la science dira,
Lorsque de l'histoire divine
Un jour le plan s'éclaircira.
Pareil aux sibylles antiques,
Interrogeant l'âge à venir,
Il jette les mots prophétiques
Qu'un autre devra réunir.
Mais le poète aussi succombe
Pour l'éclat de la vision
Pour lui trop intense, et retombe
À son tour dans l'illusion.
Sa prunelle, soudain frappé
Du feu dont il est ébloui,
Ne surprends qu'en une échappée
Le mystère encore inouï.
Il n'en savait que des parcelles,
Et dans le temps qu'il la poursuit
Des fugitives éternelles
La lueur se perd dans la nuit.
Pourtant, si vite qu'un mage
L'ai voilée à son œil, le peu
Qu'il a retenu de l'image,
Il l'écrit en lettres de feu.
Toute espérance n'est point morte
De ressusciter le flambeau,
Et la nuit n'est point la plus forte :
Du ciel s'est ouvert un lambeau
Le **vélin** est resté sur la feuille
Que l'avenir relèvera ;
Il faut qu'un autre le recueille,
Et seul un sage le fera.
C'est que de cette plume élue
L'écriture de vérité
L'inonde, pour être bien lue,
L'essort de la postérité.
Maintenant, le livre se rouvre
Après un long bâillement,
Et la parole qu'il découvre
A gardé son rayonnement.
Telles ces armes qu'on exhume,
Dont l'acier au jour revenu
Après plusieurs siècles rallume
Le rayon qu'il a retenu ;
Laissé jadis par la lumière,
Le reflet emmagasiné

Retrouve sa vertu première
Et l'œil en est illuminé
Ainsi du verbe. Par le sage
Enfin le voile est écarté :
Chaque trait de chaque passage
Reparaît avec sa clarté.
Tandis que les autres sommeillent,
Engourdis et tout languissants,
Ou pour lire ne se réveillant,
Que pour retomber impuissant
Lui, dans les travaux solitaires,
Penché sur le mot du devin,
Il réunit les caractères
Tracés par le style divin ;
Patiemment en une gerbe
Il les joint, et rompant le sceau
Qui le tenait captif, le verbe
Éclate en lumineux faisceau ;
Et la vérité qu'il décèle
En même temps s'ouvre et grandit
Grâce au souci du sage, et ruisselle
Du flambeau que sa main brandit.
Mais trop vive en est la lumière,
Trop tôt le mot est révélé,
Et de la foule coutumière
Le regard en est aveuglé.
Tandis que le monde s'efface
Quel est le peuple qui viendra
Se faire le gardien du phare
Et pour toujours l'entretiendra ?

II

C'est le secret de notre race
Qu'au labeur de l'esprit humain
Comme le poète elle trace
La voie et le but de demain.
Elle est, comme lui, la voyante
Dont l'œil perçoit en un éclair
De la vérité flamboyante
Le verbe qu'elle jette en l'air.
Hélas ! aussi l'avant-arrière
Des peuples, qu'on vit au départ
Pleine d'ardeur, de la carrière
Ne fournir qu'une faible part.
Lorsque du livre de sciences
Elle voudrait fouiller le cœur,
L'effort lassait sa patience

Et d'elle il restait le vainqueur.
 Du progrès s'arrêtant l'histoire
 Sans que la semence eût germé :
 Ou s'inscrivait chaque victoire
 Le registre était refermé.
 Mais la machine se relève
 De son sommeil à cette fois ;
 Elle sort de mes mauvais rêves :
 Déjà je l'entends, je la vois.
 Elle redevient l'avant-garde
 De la parole et de la main
 À l'humanité qui regarde
 Elle remontre le chemin.
 Voici s'ouvrir le grand mystère !
 À présent le mot en est lu
 Écoutez, peuple de la terre,
 L'hymne puissant du peuple élu !

III

« Homme quelle est votre folie ?
 Faisant taire sa noble faim,
 Se peut-il que votre âme oublie
 Et son origine et sa fin ?
 On vous a dit que la matière,
 Tombant du monde à l'autre bout,
 Seule dans la nature entière
 Rend compte à notre esprit de tout.
 « En dehors d'elle plus d'autre être
 À qui monte votre oraison ;
 Pour l'affranchi plus d'autres maîtres
 Que l'omnipotente raison !
 Arrive la trompeuse amorce
 Où se laisse prendre la foi !
 Tout est réglé par une force
 Qui suit aveuglément sa loi !
 L'homme n'est qu'une pauvre argile
 Qui survient, **????** d'un jour,
 Et dont l'enveloppe fragile
 Se dérobe aussi sans retour.
 De la matière chaque atome,
 Parcelle d'un monde géant,
 N'apparaît que comme un fantôme
 Pour s'abîmer dans le néant.
 N'espérez plus que l'âme vive,
 Au-delà prenant son essor,
 Et que son être se poursuive :
 Lorsque l'on est mort, tout est mort »
 Et vous, monde démocratique
 Mordant au nouvel hameçon,
 Vous avez fait dans la pratique

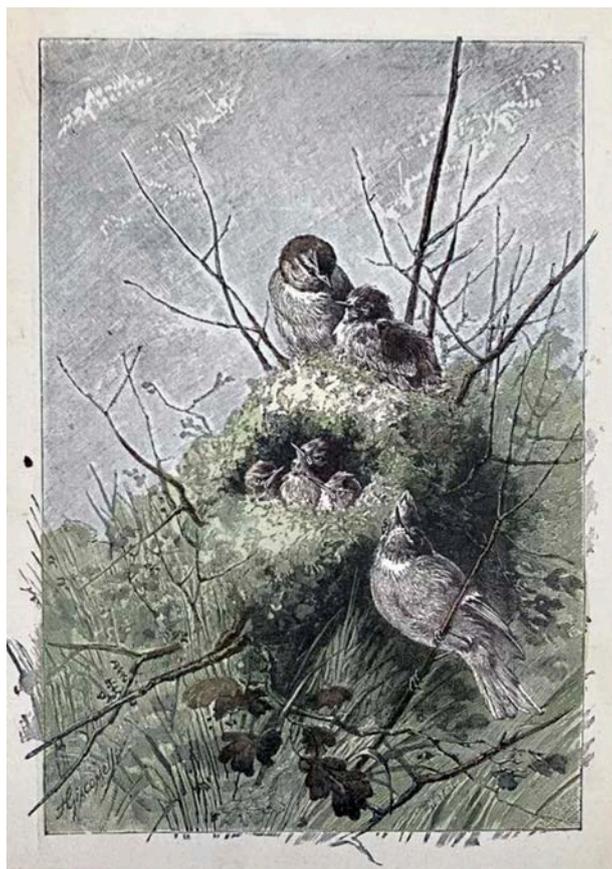
Bientôt passer cette leçon.
 Si ce qu'on voit et que l'on touche
 Est seul réel, le reste rien,
 L'homme ne vit que par sa bouche ;
 Jouir est le souverain bien.
 Balayant la route obstruée
 Par de plus généreux désirs,
 La foule à l'émoi c'est ruée
 À la recherche des plaisirs.
 C'est l'état de sauvagerie
 Avec la bestialité
 Qui fait une ménagerie
 Où règne l'amoralité.
 Et pourtant vous dites encore
 Que la raison est votre loi ;
 Son autel presque se décore
 Comme l'objet de votre foi.
 Vous voyez : il est quelque chose
 Qu'on ne voit et n'entend pas,
 Dont on n'aperçoit point la cause
 Dans les ténèbres d'ici-bas.
 La raison, l'avez-vous tenue
 Dans votre main comme un objet ?
 Et d'où vous est-elle venue ?
 En connaissez-vous le trajet ?
 Vous y croyez et c'est justice
 Que vous la preniez pour appuis,
 Car son soutien n'est point factice :
 Vous pouvez vous fier à lui.
 Ainsi la raison désireuse
 De justice et de vérité,
 Demeure la lumière heureuse
 Qui **prive ?** notre obscurité.
 Eh bien ! suivez cette lumière
 Sous le voile de votre main,
 Et jusqu'à la cause première
 Continuez votre chemin !
 Achevez d'un courage ferme,
 Ce que l'autre siècle entreprit ;
 Quand vous arriverez au terme
 Vous y rencontrerez l'Esprit.
 L'Esprit est l'âme universelle
 Qui fait mouvoir tout ce qui vit,
 Et chaque esprit une parcelle
 Qui dans son être le suivit.
 Par lui notre race obstinée
 Dans son essor vers l'idéal,
 Comprend sa noble destinée
 Et la poursuit d'un cœur féal.
 Par lui l'humanité s'élève,

L'âge de la brutalité,
Et veut réaliser son rêve
De vie et d'immortalité,
Eh bien ! Donc, saisissez le verbe
Qui parle du monde d'en-haut,
Qu'un siècle aveugle en sa superbe
Trop longtemps cru mettre en défaut !
Il dit que la matière inerte
Sans doute retourne au néant
Et qu'elle y trouvera sa perte
Avec cet Univers géant.
Cette idole dont le prestige
Vainement su vous éblouir

Ne laissant d'elle aucun vestige
Finira par s'évanouir.
Mais si le ciel redevient vide,
Si dans l'espace aérien,
Le fouillant d'un regard avide
L'œil en retrouvera les riens,
Si tout cela doit disparaître,
Le mot que le sage surprit
Mais fait entendre aussi que l'être
Qui lui survivra, c'est l'esprit.

Saint-Sulpice, août 1907

Un couple de roitelets



Roitelets au nid

I

Au cours d'une visite au tronc d'un chêne vert,
Ayant bien résolu de se mettre en ménage,
De s'aimer à leur tour puisqu'ils étaient en âge,
Ils n'eurent point souci de vivre et du couvert.

« Le buffet des oiseaux à toute heure est ouvert,
N'est-ce pas ? À quoi bon un hâtif surmenage ?
Il sera toujours temps de faire du carnage
Mais plus tard, comme font leurs cousins, les Pivert »

Et ce fut un délice : intimes promenades
Le long de la feuillée, aubades, sérénades,
Suivant que naît l'aurore et que le jour finit.

Puis de joyeux ébats, en de folles poursuites,
Des arrêts, des départs, des rencontres, des fuites,
Tandis qu'enfin l'on conclut qu'il fallait faire un nid.

II

Notre couple assagi se dit avec raison,
Et bien que de la ponte on ignore la date,
Que de jouer toujours du bec et de la patte,
Pour chanter et sauter, ce n'est plus la saison.

Et le voilà tissant de mousse et de gazon,
Entremêlés de laines une sorte de natte
En ballon, bien feutré comme avec une batte
Ce sont là proprement les murs de la maison.

Mais, d'un art achevé merveille véritable,
Le dedans est aussi riche que confortable,
Étant tout tapissé de ouate et de duvet.

Et tous deux semblent dire admirant leur ouvrage,
« Ils seront à l'abri des vents et de l'orage :
Comme ils dominent bien sur un moelleux chalet ! »

III

Capable d'éveiller les morts dans leurs tombeaux,
S'élève tout à coup une formidable tempête.
Et rien n'est épargné, ni l'homme, ni la bête,
Ni les riants jardin, ni les champs les plus beaux.

À présent assiégeant les lieux saints par troupeaux,
La foule des pêcheurs au jugement s'apprête,
C'est ainsi qu'en son cours notre monde s'arrête...
Quant à nos roitelets, leur nid est en lambeaux.

« Hélas ! se disent-il, quelle erreur fut la nôtre !
Mais il est temps encore, il faut en faire un autre
Peut-être celui-là sera-t-il sans défaut ».

C'est que, de dominer se faisant une fête,
D'un buisson monstrueux ils ont choisi le faîte.
Malheureux imprudents, ils l'avaient mis trop haut.

IV

Redoutant cette fois le funeste buisson,
Ne voulant point non plus un lieu trop près de terre,
De leur amour secret pour cacher le mystère,
Ils avaient trouvé un gîte à l'unisson.

S'ils craignaient quelque bête ou quelques polissons,
Sans aller chercher loin un endroit solitaire,
Il est assez de trous au mur du presbytère,
Où se réfugier et braver le soupçon.

Ils se sont décidés pour un vieux toit de chaume,
Et pour l'approprier l'un ni l'autre ne chôme,
Car de faire un vrai nid il ne faut plus tarder.

L'épouse a déclaré qu'elle est prête d'être mère :
Aussi l'aménagement sera plus que sommaire
Et d'un modeste asile il faut se contenter.

V

L'or et le sainfoin ornant leur chambre nuptiale
Comme je les aimais, ces gentils volatiles
Allant de-ci de-là, sautillants, subtils
Parfois s'interrompaient d'un air de flageolet⁷⁶ !

Mais je sais qu'à présent c'est le dernier couplet,
Elles ont cessé désormais cessé d'être futiles :
Bientôt plus de repos ni les chants inutiles
Car avec ses douze œufs le nid est au complet.

Horreur vient un gamin de la race maudite,
Pour qui rien n'est sacré même le troglodyte,
De ce qui vole et chante assassin sans remords.

Le coquin a rampé le long de l'aubépine,
Guettant sournoisement l'objet de sa rapine
L'instant d'après le père et la mère étaient morts !

Saint-Sulpice, février 1908

⁷⁶ En musique, le flageolet désigne une famille d'instruments à vent à sifflet.

Le roitelet

I

« Quand le roitelet
Cours follet,
Le long de la haie
Qu'il égaie,
Cherchant un haut lieu,
Sur un pieu,
Soudain se balance,
Et vous lance,
Joyeux boute-en-train,
Son refrain,
Chacun homme et bête,
Est en fête,
« Prends ton flageolet,
Roitelet. »

II

Or le roitelet,
Tout follet,
De faire conquête,
Est en quête,
Et sur le couvert,
Déjà vert,
Rencontre une belle,
Point rebelle,
Qui, non plus, n'attends
Que l'instant
De dire la flamme
De son âme.
« Prends ton flageolet,
Roitelet. »

III

Pour le roitelet,
Tout follet
Voilà que commence
La romance,
Les airs amoureux
Longuement,
Les joyeux quadrilles
Et les trilles
Et l'air triomphant
Son enfant
Bref, toute la lyre
En délire !
« Prends ton flageolet,
Roitelet. »

IV

Mais le roitelet,
Tout follet,
Un peu hors d'haleine,
Est en peine.
C'est qu'il fait son nid,
Qu'il garni
D'une bonne couette
De chaude ouate.
Et voyant qu'il fait
Son effet,
L'habile architecte
Se délecte.
« Prends ton flageolet,
Roitelet. »

V

Alors le roitelet
 Moins follet
Se tait. Plus de danse,
 En cadence !
Douze enfants tous nus
 Sont venus !

Pour un tel ménage
 Quel carnage
D'insectes divers
 Et de vers !
« Allons ma compagne,
 En campagne !
Plus de flageolet,
 Roitelet. »

Saint-Sulpice, février
1908

Souvenirs d'enfance

Non jamais je ne fus en veine
Comme en ces moments de loisirs,
Ma muse, dirait-on, sans peine
Obtempérant à mon désir.
Je lui demandais tout à l'heure
Étant dispo et bien portant,
De ne points dire ce qu'on pleure ;
Elle me répond à l'instant :

« Tu le sais, des choses lointaines
À présent ton cœur est tout plein,
Elles te semblent plus certaines
Ainsi qu'à tout homme au déclin.
Pourquoi donc te mettre en défense,
Dût parfois ton œil se mouiller,
Contre les souvenirs d'enfance
Où tu m'interdis de fouiller ?
Tout n'est point si triste sans doute
Dans les vieilles choses d'antan,
Pour que ton esprit les redoute.
C'était le zéphyr, non l'autan ;
C'était l'aurore de la vie.
Dès que sur l'enfant elle a lui,
Son âme naïve est ravie
De ce qu'il voit autour de lui.
Quand l'alphabet est un grimoire
Qu'il déchiffre encore à tâtons,
Laisse venir à ta mémoire
Le jour de tes premiers bâtons ;
Et celui du prix de lecture
Pour avoir épélé dix mots,
Qui le met, comme l'écriture,
Hors de prix avec les marmots ;
Le jour plus glorieux encore
Où, réussissant un beau rond
Sur le grand album qu'il décore,
D'orgueil il se frappe le front.
« Moi donc aussi je suis artiste ! »
Et, pour le prouver en effet,
Prenant un chiffon en batiste,
Il l'efface et puis le refait.
De même, à chaque page blanche,
Sans trêve il poursuit son dessein,
Ainsi que le fait sur la planche,
L'élève du cours de dessin.
Rappelle-toi ses escapades
Au printemps quand les prés sont verts,

Les furieuses galopades
Quand de neige ils sont tous couverts !
Secouant ses boucles soyeuses,
Il mes frères et sœurs en train,
Et l'écho de leur voix joyeuses
Lui chante encore un guai refrain.
Rappelle-toi le soir de noce,
Quand assis sur le canapé
Près d'une fillette précoce
D'elle il était tout occupé.
Petit mari, petite femme,
Sûr ils le seront au printemps :
Or pour être monsieur et dame
Tous deux ont à peine sept ans.
À cet âge les péchés comptent,
Dit l'église, est-il étonnant
Dès lors que des bébés se content,
Ainsi fleurette maintenant ?
J'entends : « les roses sont fanées,
Dis-tu, car cet enfant, c'est moi.
Je la revis bien des années
Plus tard et fut tout en émoi. »
Alors une larme furtive
Descends de ton œil lentement :
Tu chasses d'une main hâtive
Cette faiblesse d'un moment.
Laisse-la paraître sans honte,
Car moi seule en reste témoin
Il est bon que parfois remonte
La souvenance de bien loin. »

Elle a raison ma muse amie,
Pour qui je n'ai point de secrets,
Puisque mon enfant s'endormie
N'a laissé que de doux regrets ;
Puisque loin de rendre morose
Mon vieux cœur par le souvenir
Du temps où l'on voit tout en rose,
Ma muse a su le rajeunir,
Et puisque si l'âge sénile
À quoi fait sentir sa rigueur,
Elle, du moins, est juvénile,
Gardant sa première vigueur.

Saint Sulpice, 25 juillet 1909



Suzanne et Paul Trocquemé vers 1910